

JACK
THIEULOY

PRÉFACE PAR JEAN-CLAUDE PERRIER



VERS L'INDE

Thieuloy

ARTHAUD

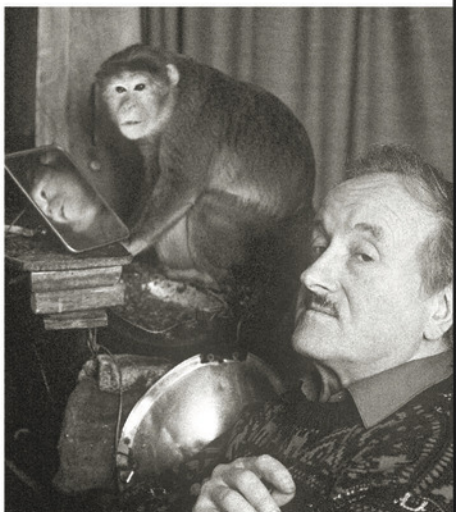
JACK THIEULOUY

VERS L'INDE

Écrivain hors norme à la réputation d'infréquentable, voire de dangereux psychopathe, Jack Thieuloy, en rupture de ban avec son milieu, la culture et l'*establishment*, décide, dès les années 1960, de consacrer sa vie à la découverte du monde et à l'écriture. Il part alors sillonner l'Asie, entre autres, dans son combi Volkswagen. Provocateur, écorché vif, Thieuloy vit avec l'Inde une relation passionnelle.

Vers l'Inde rassemble les trois livres de Jack Thieuloy dédiés au sous-continent. *En route vers l'Inde*, road trip iconoclaste, relate son itinéraire rocambolesque jusqu'au pays désiré. *L'Inde des grands chemins*, le plus emblématique de ses récits indiens, raconte les aventures et les mésaventures, les amours et les dégoûts d'un routard doublé d'un anar, vivant de troc et d'expédients. La critique de l'époque salue alors en Thieuloy le « Kérouac français ». Enfin, *Quelques signes de plus sur l'Inde inusable*, texte plus court et plus tardif, était destiné à accompagner le travail photographique sur l'Inde de Bernard Pierre Wolff.

Photo : © Ulf Andersen / Gamma



ARTHAUD

Vers l'Inde

Préface de Jean-Claude Perrier

Du même auteur

En route vers l'Inde, © Éditions Seghers, Paris, 1990

L'Inde des grands chemins, © Éditions Gallimard, 1971

Quelques signes de plus sur l'Inde inusable, © Le Chêne-Hachette, 1982

Jack Thieuloy

Vers l'Inde

ARTHAUD

Œuvre de Jack Thieuloy © SGDL 2015
© Lucien Bodard pour la préface à *L'Inde des grands chemins*
© Flammarion, Paris, 2016 pour la présente édition
87, quai Panhard-et-Levassor
75647 Paris Cedex 13
Tous droits réservés
ISBN : 978-2-0813-7623-6

DOCTEUR THIEULOUY & MISTER JACK

Qui, vingt ans après sa mort à Paris, le 18 février 1996, se souvient encore de Jack Thieulouy ?

Quelques journalistes amateurs de « fous littéraires », ou bien quelques victimes de sa vindicte... L'académicien Goncourt (honoraire) Michel Tournier, qui fut aspergé de ketchup au sortir de chez Drouant, en 1975, par un Thieulouy membre du GICLE (Groupe d'information culture livre édition, fondé avec le très trouble Jean-Edern Hallier), contestant le système des prix littéraires ; Françoise Mallet-Joris, sur le palier de qui Jack fut accusé d'avoir mis le feu (ainsi qu'à un supermarché), ce qui lui valut un séjour à la Santé. Épisode littérairement profitable, comme souvent : ce graphomane y écrivit, dira-t-il, *La Geste de l'employé* (paru chez Hallier, en 1976), et *Loi de Dieu* (Athamor, 1977), le premier titre recevant, en 1976, le prix Anti-Goncourt, décerné par un jury où figuraient l'inévitable Jean-Edern Hallier, mais aussi François Coupry, lequel s'est assagi depuis !

Quant à ses deux premiers éditeurs, l'un, Gallimard (pour *L'Inde des grands chemins*, en 1971, repris en folio en 1985), s'est fait traiter par lui d'« escroc » en direct à la télé sur le plateau de Droit de réponse. Le suivant, Grasset (pour *Le Bible d'Amérique*, en 1974), a vu son P.-D.G. de l'époque, Jean-Claude Fasquelle, menacé dans son bureau avec un pistolet par son auteur, fulminant qu'il ait exigé de lui des coupes dans son texte !

Ces années-là, post-68, furent, un peu partout dans le monde, radicales, et pas seulement dans le domaine littéraire. Thieuloy était un contestataire, un terroriste intellectuel (et pas seulement), un marginal, un type apparemment infréquentable. Même si plusieurs témoins qui l'ont connu ont remarqué de notables différences entre ce que le narrateur disait de lui, de ses comportements, de préférence ignobles, et la réalité de ce qu'était sa vie. Plutôt « petite-bourgeoise », semble-t-il. Précurseur de « l'autofiction », il aurait été furieux que cela se sache. Par exemple, contrairement à la légende qu'il a créée ou accréditée, il n'est pas du tout mort dans la misère. Dans la solitude, en revanche, oui, et avec, dans ses tiroirs, des centaines de manuscrits publiés – impubliables ? –, légués à la SGDL ¹.

Tout cela, il l'avait bien cherché. Il y a en lui du *comediante-tragediante*, un écrivain qui s'invente une vie scandaleuse, ou en force le trait, pour le plaisir de l'écrire et de la raconter avec force détails, de façon à choquer le bourgeois le plus méchamment possible. Docteur Thieuloy & Mister Jack, en quelque sorte. Admirable ou pathétique, c'est selon. Graphomane, dromomane, érotomane, mégalomane, pétomane, pervers polymorphe, exhibitionniste, psychopathe, paranoïaque, voleur, avaro, camé et l'on en passe... tout sauf un gentleman.

Mais quel écrivain ! Si bien parti, publié à quarante ans tout juste – auparavant, il avait passé son temps à voyager, ce qui constituera jusqu'au bout sa raison d'être, avec l'écriture –, chez le plus prestigieux éditeur français et mondial, et avec enthousiasme. Préfacé par le grand Lucien Bodard soi-même, qui n'adhère pas mais, pas bégueule, admire ce premier livre, « magnifique et sordide ». La critique de l'époque, elle, s'emballe et salue en Thieuloy le « Kérouac français ». Elle déchantera vite, la personnalité ingérable de l'écrivain, son caractère impossible finissant par occulter une œuvre qui se disperse et s'éparpille, forcément, et se raréfie.

1. Nous remercions la SGDL, ayant droit des œuvres de Jack Thieuloy et dépositaire de son fonds considérable, de nous avoir permis de réaliser cette édition.

Né à Beaucaire en 1931 dans une vieille famille de « laboureurs » de Villeneuve-lès-Avignon, Jack passe ses premières années à la ferme, mais éprouve bien vite un rejet viscéral des siens (réciproque apparemment) et une haine profonde pour son père, particulièrement violent. À l'adolescence, il pense trouver le salut dans les livres, entame de brillantes études, mais les laisse tomber après une hypokhâgne à Marseille. Il résilie alors son sursis, s'engage dans l'armée, devient parachutiste en Algérie, de 1954 à 1958 : il y passe près d'un an en prison pour insoumission, propos antimilitaristes, anarchisme... Ce qui ne nous surprend guère. À son retour, il décide de mener une vie d'errance, de voyages, de plaisirs, et se plonge à corps perdu dans l'écriture. En marge, en « *refuznik* intraitable » du système, « inintégré tous azimuts ».

Ainsi, pour se procurer ces livres à qui il voue un véritable culte, il se fait « natacheur », c'est-à-dire qu'il pique, qu'il choure, qu'il vole tant qu'il peut. Y compris, au cours de ses voyages, de plus pauvres que lui, sans vergogne et comme par plaisir. Mais, dans son combi Volkswagen, dit « Vévé », l'emblème de tous les routards, hippies de ces années-là, il vit comme un clodo, céleste ou pas. « J'allais sillonner la planète des gourbis. Il eût été indécent d'y exhiber mon aisance », explique-t-il, avec cet aplomb qui n'appartient qu'à lui.

L'un de ses voyages les plus importants le fait retourner en Inde, en cette fin des années 1960. L'année n'est pas précisée, mais c'était sous Indira Gandhi, Premier ministre depuis 1966 (jusqu'en 1977, pour son premier mandat). Et c'est ce voyage qu'il racontera dans son premier livre publié, *L'Inde des grands chemins*. Un voyage tout particulier, fondateur et important pour sa vie personnelle : il avait décidé d'adopter un adolescent indien, en rencontre un à Khajuraho, Nessir, originaire du Kerala, qu'il surnomme Babou, le trimballe durant toutes ses tribulations, l'initie à ses pratiques peu catholiques et parvient à l'exfiltrer, en toute illégalité et dans des circonstances rocambolesques, vers le Pakistan, pour le ramener en France. Mais, auparavant, il lui avait fallu effectuer un long périple dans son

« Vévé », pour arriver en Inde, et le pays l'a tellement inspiré qu'il a souhaité encore, par la suite, écrire sur l'Inde, se mettre au net, exprimer à nouveau sa fascination.

Après *L'Inde des grands chemins* (1971, donc), il publiera *En Inde*, préface et légendes accompagnant un recueil de photos de Bernard Pierre Wolff (Le Chêne-Hachette, 1982), et enfin *En route vers l'Inde*, chez Seghers, en 1990. Ces trois livres ont été repris dans un plus vaste recueil, *L'Asie des grands chemins*, paru chez Balland en 1994, le dernier livre du vivant de Thieuloy. Ils y figurent, non point dans l'ordre chronologique, erratique, de leur publication, mais dans celui, logique, de leur projet. D'abord *En route vers l'Inde*, où, après avoir résumé brièvement sa vie, Thieuloy raconte son long périple, depuis la France jusqu'en Inde, via les Balkans, la Turquie, l'Iran, l'Afghanistan... Ensuite *L'Inde des grands chemins*, qui commence à Khajuraho, avec l'épisode Babou, et s'achève à Delhi, au terme d'une véritable épopée, glorieuse et misérable. Enfin, les *Quelques signes de plus sur l'Inde inusable*, un ensemble de réflexions sur le pays, qui dénotent une culture fabuleuse, une réelle immersion, une compréhension exceptionnelle, et, oui, une forme d'amour.

À la fin, superbe, de *L'Inde des grands chemins*, Thieuloy, presque modeste pour une fois, conclut : « Ah ! l'Inde, je devrais écrire un livre sur. L'Inde reste à dire. » Il l'a fait, il l'a « dite » et de quelle manière. Avec ce mélange de fascination et de familiarité qui amuse ou offusque le lecteur. Ainsi, à Agra, Thieuloy note : « Babou pète beaucoup en visitant le Taj, pets en enfilade. Et je l'imité. Comment un tel monument ne serait-il pas laxatif, carminatif ? » Tout Thieuloy est là, admiratif et irrespectueux, cuistre et vulgaire, raffiné et du pire mauvais goût. Ce dont il n'avait cure, bien au contraire.

Il faut le lire tel qu'en lui-même, dans ses outrances et ses excès, sa misère et son génie, en se remémorant le contexte de cette fin des années 1960 et du début des années 1970, libertaires, notamment sur le plan des mœurs. Ce que Thieuloy revendiquait ne passerait plus de la part d'un écrivain d'aujourd'hui,

Docteur Thieuloy & Mister Jack

et une partie de ses textes essuierait les foudres des censeurs. Tout en n'excusant nullement certaines pratiques qu'il décrit, notamment sexuelles, il n'était pas question pour nous, éditeur et préfacier, de censurer Thieuloy, d'expurger ses livres. Nous avons repris pour notre édition la partie indienne de celle de 1994, en y ajoutant la belle préface de Lucien Bodard¹. Lequel a bien connu Thieuloy et raconte cette anecdote. À un moment, à Bénarès, il négocie avec une famille hindoue l'achat d'un cadavre en train d'être incinéré sur les bords du Gange, et se met à en goûter une jambe. S'ensuit une scène de cannibalisme, de thanatophagie difficilement soutenable. « J'ai fait cela avec une idée scientifique, une idée profonde, explique-t-il après coup à son préfacier. Celle de supprimer la mort. »

« Étrange personnage si heureux dans son voyage au bout de la nuit », conclut Bodard. Puisse-t-il en ressortir pour quelques heures d'une lecture qui ne ressemble vraiment à nulle autre, ni passée ni présente.

Quant à Babou-Nessir, s'il est toujours en vie et en France, on aimerait bien avoir de ses nouvelles. Le numéro de son école, qu'indique Thieuloy à la fin de son livre, rue Olivier-Métra, à Belleville, MEN. 22.71, ne répond plus depuis longtemps.

Jean-Claude Perrier

1. Nous remercions également Mme Marie-Françoise Leclère, femme et ayant droit de Lucien Bodard, de nous avoir accordé l'autorisation de reproduire ce texte.

EN ROUTE VERS L'INDE

« Après *L'Inde des grands chemins*, vous devriez raconter vos grands chemins vers l'Inde. »

(Raymond Queneau à l'auteur)

« Votre *Work in progress* pourrait d'ailleurs s'intituler *À la recherche de l'espace perdu*. »

(Kléber Haedens à l'auteur)

TRAVAIL FAMILLE PATRIE

Je pars pour l'Inde. Parpour, me renvoie l'écho d'une cité mystérieuse de l'Inde aux trésors.

L'Inde, les Indes ? Peuh ! Simple relais sur ma route sans fin. Je pars pour la Source, pour l'Absolu, c'est-à-dire l'Espace. Parpourou ? s'inquiète l'écho d'une nouvelle cité de mystères. Je pars pour l'Indonésie, à la retrouvaille de Kadi, le plus grand amour de ma vie. Il doit être au Japon, en cette année de grâce. En Amérique, l'année prochaine.

Mais au-delà de Lui, il y a Elle. « Elle » a toujours été à Lui ce que les océans sont aux terres, ce que le liquide est au solide, l'ondulatoire au corpusculaire.

Au-delà de ses doubles ou de ses compléments, on ne va que vers soi. Le moi n'existe pas. Je quitte un Occident boursoufflé par son moi illusoire pour une Asie qui ne croit pas au moi.

Quel grand voyage à l'horizon ! « Grand voyage » est une périphrase qui sert à désigner le trépas.

J'ai ramassé tout mon argent liquide, l'ai déposé sur un guichet de banque qui, en échange, m'a donné trois cent vingt-cinq dollars, soit le salaire mensuel d'un ouvrier français de l'époque. Durée du voyage : un à deux ans. Je vivrai sur le terrain, comme j'ai toujours fait, sédentaire ou nomade. À défaut de biscuit dans mon sac, je suis plein de ficelles dans ma tête. Je suis de la race des purs que le refus de pactiser avec l'impure société a rendus ficelles.

Suis-je sans biscuit ? Mon Combi Volkswagen (abréviation de *combinazione*), vieux d'un an, blanc comme ma pureté, vient de me coûter six mille francs à l'agence Malvoisin de l'avenue de Saxe. « Il revient de Moscou », a cru bon de m'avouer le vendeur. Pourvu qu'il ne revienne pas de Khabarovsk ! Dans les trente mille au compteur, qui a dû être « dégonflé », comme je le dégonflerai de son trop-plein de kilomètres, quand je le revendrai.

J'ai choisi cet utilitaire parce qu'il me ressemble, au physique comme au moral : trapu, robuste, compact, un minimum de contenant apte au maximum de contenu. Un mariage donc, plus qu'un achat. Je n'ai jamais acheté, n'achèterai jamais de voitures neuves. Neuf ici ne signifie pas meilleur, mais brillant, goût du paraître, ce que je vomis, ce pourquoi je fuis l'Occident. Bonne occasion, plus intelligence de la mécanique, ça équivaut à une neuve, avec au moins cinquante pour cent d'économie. « Mais elle n'est pas neuve ! » Réflexion d'un Occidental qui, ne sachant plus ce qu'est une fille neuve, reporte sa nostalgie du neuf sur les voitures. Ils me font rire ces pavaneurs, dans leur carrosserie de grande routière ou sportive, qui n'ont jamais quitté l'asphalte de leur Hexagone ou de leur petite Europe.

Pneus, boîte de vitesses, freinage, graissage, batterie, suspension, tenue de route, prix de revient au kilomètre... L'assurance ? Examen du problème. Finalement je suis parti sans. Europe, Proche-Orient, Asie sans assurance et, plus tard, un an d'Amérique du Nord sans. Je suis un *refuznik* intraitable de notre société d'assistés qui, sous prétexte d'assurer le citoyen, le déresponsabilise. Je ne serais pas fier de moi si j'avouais que j'ai fait mes périples automobiles sous le parapluie d'une assurance.

Assurance obligatoire égale dictature. Comment la contourner ? À Istanbul, je fais imprimer une liasse d'un quelconque formulaire d'assurance périmé, vierge de toute identification personnelle. J'en remplis un exemplaire à mon nom et à celui de mon véhicule. Dans cet après-68 où les CRS/SS et autres pandores ne rataient pas, à chaque carrefour, le contrôle des véhicules, surtout utilitaires, j'ai roulé en France avec une assu-

rance fictive, une paire d'années, jusqu'à ce que je vende mon Vévé... pour en acheter un autre, pas davantage assuré, de l'autre côté de l'Atlantique. Chaque fois que je tendais au képi demandeur mon reçu d'assurance, imprimé (et assez mal) en Turquie, mon palpitant palpitait, mais pas une fois il n'éveilla les soupçons.

Une anecdote connexe. Parti sans « vignette », je n'allais pas en acheter une, au retour, en fin d'année. Coincé au tournant par un contrôle, dans le Cantal, au viaduc de Garabit, je n'ai pu que gagner du temps, en déplorant que j'avais oublié ma « vignette » à Paris. J'avais quarante-huit heures pour la présenter à la gendarmerie de mon quartier, sinon une amende du double de son prix, soit... le tiers de l'argent que j'avais emporté pour mon périple d'un an en Inde !

Je ne peux donc échapper à l'achat de ma « vignette », à deux mois de son échéance. Le guichetier y appose la date d'achat mais son tampon dateur est à peine encré. Changer cette date, en apposer une autre qui soit antérieure au jour de la verbalisation. Je vais piquer un tampon dateur de même format au BHV. Avec une minutie tremblante, je réussis à effacer la première date sans vraiment abîmer le papier. J'appose une autre date, antérieure de quelques mois, et « vieillis » le tout. Les moustachus à képi l'ont examinée par deux fois, mais ont dû s'incliner. Je venais de gagner l'équivalent de quatre mois de voyage motorisé.

Carte de membre du Touring Club, permis international, livret d'entraide, carnet de passage en douane, coût 113,35 francs. Plus mille francs de consignation pour ce dernier carnet, triptyque que je récupérerai au retour, sur présentation de ses souches dûment visées à mes passages de frontières. Certains préfèrent sacrifier cette somme et vendre leur véhicule dans un pays très demandeur, où le parvenu local n'hésite pas à le payer plusieurs fois son prix (trafic de Mercedes en Iran, de Volkswagen et de Citroën 2 CV partout). Parti avec ma camionnette pleine d'un bric-à-brac prenant du prix en fonction de mon éloignement de l'Europe, je sais que je reviendrai avec cette

même camionnette archi-pleine de souvenirs indiens et autres, souvent troqués ou « organisés », mais quintuplant, décuplant leur prix entre Venise, Saint-Tropez et Paris. J'en ferai une gagnieuse, de ma Ture. Pari qui sera tenu au-delà de toute prévision.

Ô Alex Nirlo, qui es-tu ? Mets la bonne clé sur ces trois syllabes : qui es-tu ? Sinon la dictatoriale rumeur de tes concitoyens la fera sauter, au risque de la médisance.

Les fonctionnaires de la Culture, ces tartufes de la morale en place, qu'avait intéressés mon premier récit de voyage, m'avaient fiché comme « un truand » et même « un peu pervers », un anarchiste, un voyou, un picaro. Ne voulait-on pas intituler mon récit : « J'ai pillé l'Inde » ? « L'épopée en Inde d'un homme rejeté de partout », avait donné pour titre à son article Kléber Haedens, titre intelligemment démasqueur, qui me donna la sensation d'emblée gênante de me trouver nu sur une scène.

Pourquoi votre voyage en Inde ? Les ahuris, les drogués de l'éphémère, je veux dire les journalistes, s'attendaient à trouver un hippie bien corsé (c'était la mode des hippies). Or, ils tombèrent sur un ontologiste à la hauteur goethéenne, qui était parti en Inde pour fouiller les racines de sa civilisation, pour le seul amour faustien de la Connaissance. Dans les petites boîtes préétiquetées de leur fichier, les flics de l'intelligentsia ne trouvaient pas où me faire entrer.

J'aurais publié mon essai philosophico-scientifique sur l'Espace, fruit d'une quinzaine d'années de recherches solitaires et j'aurais mentionné que j'avais enseigné dans un lycée, ces gens de lettres et de gazettes, copies conformes d'un modèle unique, m'auraient identifié comme un produit de leur propre culture. Mais, devant ce parterre de nains, j'avais tenu à apparaître avec un profil pas très catholique, pour me payer le spectacle de leur frousse. Mon préfacier, tambour-major de la plus populaire gazette nationale, avait embouché le clairon pour m'annoncer. Timidement (suis-je un timide-né ou un timide tacticien ?) je lui avais suggéré, sans avoir l'air de lui enseigner le sens du mot « litote », peu familier à son vocabulaire, qu'il gagnerait en force

à pratiquer le sous-entendu. Ma sensibilité me commandait les égards pour ces petites natures, ces forts en thème, ces esprits au garde-à-vous que j'avais connus au lycée, à la faculté et qui, en mon absence très lointaine, avaient pris leur part du dérisoire pouvoir temporel.

— Tu es inintégré, m'avait dit, dès entré dans la première classe qui préparait à l'École normale supérieure, un ancien, trop habile à manier l'encensoir pour ne pas être, aujourd'hui, professeur au Collège de France. Inintégré tous azimuts, pas seulement à l'École. Ma vie est là pour le prouver.

Je me revois tout petit, à peine apprenti de la marche bipédique, conduit endimanché au studio du photographe local, par ma mère. J'ai dû flairer la connerie de la situation, le dérisoire de l'opérateur, celui de la volonté de cérémonie de ma mère. Ce fut l'affrontement, le refus obstiné de ma part de poser devant l'appareil à trépied. Finalement la photo qui en résulta me représente boudeur, appuyé sur une canne-jouet, symbole qui m'avait fait fléchir. Photo que j'ai par la suite détruite. Ainsi que celle de ma première communion, où j'avais posé dans l'attitude du dormeur debout. La bonne *saucière*? Niet! J'avais écrit sur le tableau de la classe d'hypokhâgne cette phrase de Napoléon, qui avait scandalisé : « J'ai toujours remarqué que les honnêtes gens n'étaient bons à rien. »

J'étais l'amoureux interdit, incompris de ma mère. La présence, l'image de mon père me révoltaient. Le corps et l'esprit de mon père, je les ressentais, l'un comme étranger, l'autre comme ennemi. Mes photos de l'école primaire, puis du collège témoignent de l'absence de conflit. J'étais si à l'aise, si triomphant, loin de ma famille, dans ces sociétés du livre, du savoir.

À mon entrée forcée dans cette autre société, l'armée, je grimaçais carrément pour la photo d'identité, à seule fin de ne pas être reconnu. Ce nouveau milieu était mon ennemi ; donc j'étais en état de guerre. Logique ! La haine du père devait me conduire au refus de tout ordre social. Qui dit milieu dit impureté. Je ne voulais pas transiger avec ma pureté.

La question rituelle que les adultes posent aux immatures : « Que veux-tu faire plus tard ? » m'avait fait très vite soupçonner d'impureté, de médiocrité une société qui s'adresse à ses jeunes avec un tel talent racoleur. Moi, à une telle question, je restais toujours bouche bée ; je devais passer pour un demeuré. Adolescent, je me sentais lévitant, et pour toujours, dans le royaume du tout-est-possible et les citoyens du tout-est-fini, les adultes, voulaient me coincer dans une de leurs impasses mortifères. Le mot profession, indigne de moi, de mon destin futur, me donnait la nausée. Un mot à l'usage des pions pour sociétés en voie de développement. Fils d'une famille de tout petits paysans traditionnels, à la limite de l'analphabétisme, je voulais devenir secrètement ce qu'il y a de plus grand, de meilleur ! Mes cahiers de collégien, couverts de sentences du genre « l'esprit finit toujours par vaincre le sabre », me faisaient jeter à la voirie toute vie consacrée à la recherche de l'argent, de l'élévation sociale, des honneurs. Les biens matériels ? De la merde. Je le pense à cinquante ans exactement comme à quinze, avec ce mérite d'être resté fidèle toute ma vie à mon idéal d'adolescent.

Timide, secret, obstiné, intérieurement exalté, je pensais en terme d'œuvre là où mes semblables s'agitaient sous le signe de la profession. Une œuvre supérieure qui marque un siècle ! Elle se bâtit sur deux registres : l'action et la pensée. Philosophe de seize ans qui avait épaté son professeur (« doué d'un esprit philosophique comme on en voit rarement à cet âge ») j'allais, jusqu'à vingt ans, devenir un fameux conquérant, de l'espèce la plus rare, celle du libérateur qui se retire sur les marches du pouvoir. Le pouvoir politique, ce cyanure à petites doses, indigne d'Alex Nirlo.

Mon entrée dans l'âge adulte, par le marécage de mon interminable épopée merdeuse en Algérie et dans les geôles militaires, devait être un électrochoc qui allait me révéler quelle infirmité irréparable de l'âme j'avais subie dans mon enfance. Une enfance obstinément brûlante, à ne pas pouvoir y mettre les doigts. Mon enfance ! L'oisillon à la peau nue dans une famille qui se déchire à petits coups de bec. J'en suis devenu un

infirmes sociaux, de quoi surprendre ceux qui connaissent ma santé physique. Je n'ai jamais pu regarder en face, la plume à la main, mon enfance. Le ferai-je un jour ? Seulement par doses infinitésimales. Ayant voulu un jour écrire sur mon enfance, je me suis vu contraint de l'intérieur à transposer affreusement : je me suis fait le beau-fils d'une brute, de celle-ci un chiffonnier sordide, gueulard, tabasseur, à qui, à l'âge de quinze ans, je tendais un guet-apens mortel, pour venger la mort de son jeune fils, dont il était responsable. Mon histoire devenait un hymne en l'honneur d'un jeune parricide parfait de quinze ans. Qui achevait à dix-huit ans son destin en se noyant, tandis que sa mère mourait folle.

Mon milieu familial m'a fait trop différent des autres pour que je devienne apte à un quelconque service collectif, à quelque action collective. Mon destin serait marqué au coin de la plus nue des solitudes. L'action qui suppose une équipe me serait interdite. Il restait l'action individuelle. Pourquoi est-ce que je pars en campagne, je veux dire en voyage, à travers le monde ?...

L'esprit étant pour moi plus que jamais supérieur au sabre et les œuvres de l'esprit les plus grandes, les meilleures, les plus durables étant celles qui ont le Verbe pour instrument, la Littérature, qui ne tolère que des officiants solitaires, serait, bien que féminine, mon Dieu. Les Parthénon deviennent des tas de pierres, mais les Odyssées restent fraîches comme l'œil, à travers les cataclysmes des siècles, parce que les plus dégagées de compromissions avec un support matériel. Et que reste-t-il de l'épopée d'Alexandre, de César ? Rien que ce que l'homme de plume, appelé historien, a bien voulu en dire. Les écrits homériques, shakespeariens... ne cessent d'agir, à travers les siècles, sur la pâte humaine, celle, bien sûr, qui en est digne.

L'homme, c'est le Verbe. Traité avec art, moulé dans un style unique, la preuve est faite, depuis les Veda, la Bible, Homère, que le Verbe est la plus sûre des valeurs, à la Bourse des siècles. Extrait d'un cahier de ma quatorzième année : « *Ktēma eis aei. Non omnīs moriar. Anch'io sarò scrittōre eis aei.* » Même les plus grandes actions et leurs acteurs (Alexandre, César) sont subordonnés au

Verbe. La protohistoire a connu des conquérants de l'envergure de ces derniers, mais ils sont restés mort-nés, parce qu'aucun verbe ne les a véhiculés jusqu'à nous.

Il n'y avait pas de livres dans ma famille. Un livre y aurait été un facteur de parasitisme, un objet obscène. Mais tel était mon désir vital de fuir sur place l'atmosphère ambiante, que j'en ai trouvé, pour apprendre à lire, seul, avant l'âge de la petite école. Vital, oui, échapper à l'asphyxie. Depuis, je baigne dans l'imprimé. Pas la Bibliothèque verte, bien sûr. Je n'ai jamais croqué de cette salade. Mais à quinze ans, je lisais des classiques de la philosophie que les licenciés n'ont même pas encore lus.

À la question : « Quand avez-vous su que vous deviendriez écrivain ? » les bons écrivains répondent, ou du moins se répondent : « Je suis né écrivain. » La mienne réponse est : « La déesse de la Littérature m'a mis au monde pour que je la serve, dans la souffrance, celle-ci étant le vrai sceau d'authenticité. »

Être au service de la Littérature comme un religieux au service de son Dieu : nuit et jour de tous les jours de sa vie. L'art est si difficile (né dans un milieu fruste, j'en sais quelque chose !), l'océan des connaissances si vaste et la vie si courte qu'avant d'entrer dans l'âge d'homme, s'imposa à moi, comme une nécessité, la volonté d'éliminer comme parasite toute activité subsidiaire (le fameux deuxième métier pour vivre) qui m'éloignerait de la littérature.

Comment ? Je descends d'une très longue lignée de laboureurs, qui durent être serfs pendant des siècles. Pourtant, je me sens le plus noble des hommes. La preuve, après plus d'un tiers de siècle de vie adulte (je me suis fait petit rentier depuis belle lurette), j'ai réussi à ne jamais perdre mon temps à gagner ma vie. Qui sacrifie le plus clair de son temps à gagner sa vie matérielle est pour moi un esclave. Planète d'esclaves ! Un homme de qualité ne saurait avoir que détachement, mépris devant l'usage ou la possession des biens matériels. Et tout candidat à la course au fric régresse vers l'état porcin. L'Occident capitaliste, quel cheptel de porcs à deux pattes ! Et quel est le destin du porc, sinon l'abattoir ?

Il s'ensuit que savoir être heureux en se contentant de peu est la première règle, pour le pauvre, né avec le chromosome de la pauvreté, s'il veut jouir de sa vie sans l'aliéner à une besogne gagne-pain.

La deuxième règle est la débrouillardise (vaste maquis !) et la troisième l'épargne et la gestion de l'épargne. Je suis né avec le chromosome de la pauvreté, mais aussi avec ce chromosome de luxe : la passion des valeurs de l'esprit. En matière de débrouillardise et d'épargne, je n'ai pas encore rencontré mon semblable. Cela a fait de moi un milliardaire du temps, de ma vie une perpétuelle fête de la liberté, pas triste du tout, zébrée de mille folies... Gloire à ma vie intérieure !

J'étais en train de chuter dans la quarantaine. Je n'avais rien fait et j'en abusais. Ma demi-douzaine de manuscrits avait été refusée par tous les éditeurs. Leurs lettres de refus empilées avaient l'épaisseur d'un roman. Comme ma candeur m'interdisait de renoncer à m'intégrer dans quelque activité professionnelle (j'avais pourtant tenté et chaque fois échoué), je vivais d'expédients. Mon journal, NOCTURNAL, était rouge de massacres justiciers. Certains de mes amis insinuaient que j'étais un raté, un parasite social. Moi, je croyais plus que jamais à mon génie. Mais parfois je maudissais mon don de réflexion, d'imagination hérité de ma mère. J'aurais eu un front bas et vide, avec le volcan aux feulements de tigre (hérité de mon père) que j'avais du mal à contenir en moi, je serais mort, les armes à la main, abattu par la police ou guillotiné.

Je n'arrêtais pas d'être enceint de projets littéraires. Merde ! À force de labourer et de semer, je finirais bien par récolter... J'avais toujours été trop entier. Je fuyais comme la peste le milieu littéraire, journalistique, où je ne voyais que courtisans, maquereaux, truqueurs. Je ne pouvais pas m'empêcher de laisser entendre aux éditeurs, et aux plus grands, qu'ils étaient professionnellement les domestiques des écrivains et que la plupart des soi-disant écrivains qu'ils publiaient n'étaient que des prostitués de la plume...

Le printemps 68 s'achevait par l'érection d'une nouvelle Bastille : ce parti de l'ordre élu par une France pétocreuse, pour servir de rempart à la Chambre des députés. Les enfants trop gâtés de Mai 68 voulaient tout, tout de suite. Ils l'ont eu, ce qu'ils cherchaient : la réaction. J'avais crié sur les barricades : « Ceux qui font les révolutions à demi creusent leur tombeau. » Une coterie de jeunes tapettes gauchistes avaient ricané en se tortillant du fessier. À quoi avait servi mon talent balistique sur les pyramides de pavés ? Il faut choisir, camarades : ou le sang coule et c'est la révolution. Ou il ne coule pas et cela reste un monôme.

À l'hôtel des Gens de Lettres, où j'avais veillé plusieurs nuits (puisque j'étais né serviteur de la Littérature), il n'y avait d'activité révolutionnaire que du muscle à subjonctifs et à postillons.

Le général Legrand-Cohon présidait notre République. Pour parler troupiier, il avait fait dans son froc, en apprenant que la rue se soulevait. Et il avait disparu, la tête pleine de mitrailleuses, n'osant pas avouer qu'il s'envolait pour rencontrer le chef de ses prétoriens parachutistes, sur les marches de l'Est. Ce grand homme avait secrètement réagi, devant l'expression courroucée de la volonté populaire, par le projet du bain de sang. Une certaine idée de la France.

Je vivais avec mon ami Michel, un minet de joie. Nous déplaçant sur notre Vélosolex emprunté, nous faisons toutes les barricades. Ses sacoches sentaient le gigot et la truite, introduits nuitamment aux Halles. Ah ! nos Halles nourricières. En les rasant, ils ont décapité notre jeunesse.

Ma mère. Sa vie conjugale malheureuse avait fait d'elle, dans sa province, une rêveuse définitive. Si bien que moi, héritier de son don pour l'imaginaire, pilote comme elle de ce véhicule ubiquiste, l'imaginaire, je peux dire que je n'ai jamais été, je ne suis jamais là où mon corps se trouve. En 1968 et même en 1967, mon corps avait beau être à Paris, en France ou autour, j'étais en Inde. J'ai aidé à abattre, à coups de hache, les petits arbres, en face du métro de l'Odéon, pour faire une barricade. J'ai

renoncé, quand je m'aperçus qu'ils se mettaient à ressembler à des banians sacrés.

Mes voyages (j'allais dire mes expéditions) ont toujours été des triptyques. Un, le volet labourage : le ou les pays à visiter sont une jungle de cartes, d'imprimés, d'images à défricher. Deux, le volet champ de bataille : vivre, bloc-notes dans la poche, le maximum d'expériences, d'aventures sur le terrain. Trois, le volet métabolisme (plus exactement anabolisme) : enfermement dans ma chambre, afin que l'appareil digestif, que j'ai sous le crâne, élabore une œuvre d'écrivain, dans la patience (du verbe pâtir) et la jouissance (du verbe jouir). Si bien que vous avez envie de traiter de primaires les gens qui vous disent : « Vous êtes rentré de voyage ? Vous ne partez pas en voyage ? » Eh ! Duchnoque, en voyage, je le suis depuis que je suis né et je ne cesserai de l'être que lorsque je serai mort. Les plus fortes expériences d'un voyageur de qualité ne sont pas forcément celles qu'il vit sur le terrain.

— Tu es trop pur, Alex ! Trop entier.

Un mot m'avait frappé dans la bouche des éditeurs, des directeurs littéraires, ces sphinx auprès de qui je quémandais des précisions sur leurs lectures, leurs rapports de lecture de mes manuscrits : le mot honnêteté. Que l'un, saisi par le souffle volcanique de ma prose, prononçât le mot de génie ou qu'un autre, inconditionnel des règles de la classique esthétique, en parlât comme d'une jungle à civiliser, ils s'accordaient sur son honnêteté, et c'était ce mot-là qui me faisait le plus plaisir.

Je ne pouvais bousculer ces cotisants de la Sécurité sociale en leur disant tout de go que la preuve de mon honnêteté exemplaire était que j'avais organisé ma vie de telle sorte que les deux tiers aux trois quarts des produits de consommation de mon quotidien, je les piquais dans les grands magasins. Dans les grands magasins, la fauche est d'une honnêteté exemplaire, digne d'une chaire en Sorbonne. Dans les petits magasins, vous devriez rougir de honte. Je suis d'une famille où, si, enfant, j'avais volé un œuf, j'aurais passé ma vie dans une chaise roulante, la colonne vertébrale paralysée d'avoir été brisée par mon

vieux à coups de gourdin. Comme j'avais plus d'intelligence que mon milieu n'en requérait, je cherchais à comprendre pourquoi, pour la morale de la petite-bourgeoisie à laquelle j'assimilais ma famille, un œuf volé était supérieur à la santé d'un enfant. J'avais résolu l'énigme à mes dix-neuf ans, date de mon inscription au parti communiste. « La propriété, c'est le vol. » Le prix affiché de tout article de grand magasin étant augmenté du pourcentage moyen des vols globaux prévus (lesquels sont pour les trois quarts, c'est prouvé, le fait du personnel des grands magasins), si la clientèle ne vole pas, c'est la direction qui vole, le supplément de prix pour vol éventuel passant dans ses caisses.

J'inventai le verbe « natacher », le mot « natachat », qui sont le négatif verlan d'achat.

Plus les années passent, plus les dettes qu'a envers moi la société s'accumulent.

Après avoir tapissé de livres natachés les murs des deux pièces parisiennes que mes économies m'avaient permis d'acheter comptant, sur des rayonnages fabriqués de mes mains (j'avais tout mon temps pour les lire, les relire, puisqu'en temps j'étais milliardaire), il me fallait bourrer les quelques mètres cubes de ma camionnette, mon biscuit de routier au long cours. J'aurais été propriétaire d'un carnet de chèques matelassé, je me serais traité de salaud et, en tant que voyageur qui aurait alors pris l'avion, occupé les bons hôtels, de voyageur abstrait, de voyageur-valise, la pire insulte. Je ne pouvais concevoir la vie sans que je m'y engage et par le corps et par l'âme. Un engagement... sudoral. Comme mon deux-pièces inhabitable, je l'avais refait seul, décoré, en avais fabriqué les meubles, il fallait que mon esprit et mes muscles méritent l'Inde où je me dirigeais, que je sente sous mes pieds, sous mes roues, chaque mètre de la terre qui m'y conduisait, que ma vie de chaque instant vers elle, en elle, soit ma propre création. C'était cela le sens, le contenu du mot honnêteté dont les premiers lecteurs de ma prose avaient orné ma boutonnière.

J'ai toujours rêvé d'une société sans argent. Les sociétés urbanisées sont la providence des filous légaux, des coquins, des malins, de ceux qui savent faire couler dans leurs poches la pompe à finance. L'argent étant un signe abstrait, ces gens-là sont des abstractions, comme leurs biens. Passer devant la caisse d'un magasin pour payer son acquisition n'est ni vertueux, ni honorable. Le mérite est du côté de celui qui prend le risque des menottes pour assurer son pain quotidien. Et mes biftecks natachés, produits de mon art et du risque, sont bien meilleurs dans ma bouche que ceux servilement payés. Le « si tout le monde faisait comme vous, il n'y aurait pas de société possible, ce serait la jungle », est un refrain bien connu dans la bouche des flics et autres préposés à la morale publique. Tout le monde ne fera jamais comme vous, parce que l'extrême majorité du corps social est faite de moutons dociles. S'ils se mettaient à faire comme vous, ceux qui leur auraient servi d'exemple, se sentant déshonorés, s'efforceraient de les dissuader en suivant le chemin qu'ils ont quitté, en pratiquant l'« honnêteté ».

Je renonçai à aménager en camping-car ma fourgonnette. La banquette arrière pour passagers, bien qu'un peu courte, me serait un lit suffisant. Un réchaud, ma vache à eau et ma Cocotte-Minute. Dans un drap de lit grisâtre de l'armée, je découpai et fis coudre des rideaux pour les vitres du fourgon et sa séparation d'avec la cabine. Le mini-salon roulant, comme j'en verrai en route, n'était ni dans mes moyens, ni dans mes rêves. J'allais sillonner la planète des gourbis. Il eût été indécent d'y exhiber mon aisance. En voyage dans ces pays, on est identifié *a priori* comme un privilégié. Pourquoi y ajouter les marques extérieures de la richesse, autant de déclencheurs d'envie, de jalousie ? À la sortie de la gare de Louxor, je devais provoquer un scandale en apostrophant des cols blancs français qui descendaient de leur wagon-couchette en poussant leurs imposantes valises de luxe sur roulettes.

D'abord bourrer les vides de mon fourgon. De quoi ? De tout. Dans les pays pauvres, même une écorce vide de briquet jetable ou de stylo-bille est de la monnaie d'échange ou un

cadeau apprécié. Étant hostile à la mendicité, je n'ai jamais été tenté par les poubelles. Même par celles de New York, pratiquées par de respectables citoyens. Leur contenu fait la fortune de jeunes couples, qui s'y montent en ménage.

Les dons et la reprise individuelle m'étaient des sources suffisantes d'approvisionnement. Il y avait d'abord l'échange publicitaire. J'avais à offrir la surface publicitaire de ma carrosserie. J'envoyai une soixantaine de lettres à des firmes : couple d'étudiants en partance « overland » à travers l'Asie, pour au moins un an. Itinéraires et références ci-joints. Avant d'acheter ma voiture, j'avais envoyé une lettre, en français et en anglais, à quelques firmes connues pour leurs véhicules utilitaires intercontinentaux. Prêtez-m'en un en échange de publicité. La réponse qui m'a le plus impressionné est celle, en anglais, de la firme Toyota : une lettre aussi belle par le papier que par l'élégance et la courtoisie de son contenu. Je me proposais de conduire au Japon une Jeep ou un « landrover » Toyota qu'ils me remettraient à Paris. En traversant la Chine. Ils étaient désolés de m'apprendre (ce que j'avais feint d'ignorer) que la traversée de la Chine, c'était maotsétoungement impossible.

À mes autres lettres, une dizaine de firmes tendirent la main. Une main à la générosité parfois symbolique ou calculatrice : Kodak, Dunlop, Unimotor ne m'offraient que des réductions de prix. Leurs articles ne m'intéressaient pas. Gillette m'envoyait une paire de rasoirs mécaniques dernier modèle. Bosch, Champion, Marchal une boîte de bougies. Girling des amortisseurs, Vulcafix deux bombes pour la réparation d'urgence des chambres, Yvon un cent de ses cartes postales de Paris. Un fabricant de miel me promit un envoi qui ne m'arriva jamais. Tous recevront de l'Inde mes remerciements avec photo à l'appui.

L'aubaine, ce furent Lafuma, l'Alsacienne et Dulfrance. J'avais besoin d'équipement de camping. Lafuma m'offrait plus de cinquante pour cent de réduction. Je leur achetai pas mal de pliant tubulaire : table, tabourets, chaises, chaise longue, lits de toile et deux sacs isothermes. Dans le sud de l'Inde, je trouverai

à échanger l'un de ces lits, payé vingt-quatre francs, contre cent dix boîtes de crevettes à plus de dix francs la boîte sur le marché français. L'Alsacienne m'envoya plusieurs gros cartons de pains d'épice, de triscottes. Le biscuit est le nerf du routard.

Mais l'offre de Dulfrance, un fabricant de potages en sachets de Roubaix, dépassa mes espérances. Il tenait, lui, à sa publicité carrossière. Il me demanda de peindre, sur un côté de ma carrosserie, l'image très agrandie d'un de ses sachets, avec son nom bien visible. Au reçu de la photo de ma carrosserie ainsi peinte, il m'enverra quatre bidons métalliques de sachets de potages divers, soit quatre cents. J'entrepris de peindre le plus beau, mais le plus difficile ; il représentait une poule en couleurs, aux détails très fouillés. Je renâclai à souiller la robe immaculée de ma roulotte pour un marchand de soupe, si libéral fût-il. Je découpai un rectangle de toile plastique du même blanc crème que ma carrosserie et, dans ma cuisine, avec mes pinceaux et mes tubes de couleur (il m'arrivait de peindre), je mignotai ma volaille. (Je l'ai si bien réussie que je l'ai, depuis, conservée.) Une fois sèche, je la collai avec du ruban adhésif sur ma carrosserie, juste le temps d'un clic-clac photographique. Et je reçus mes quatre cents sachets de potage. Cette maison avait des clients sur la route de l'Inde, en Syrie, au Liban, en Iran, à Kaboul et même un couvent de sœurs catholiques françaises à Salem (Madras), habituées aux dons charitables du fabricant de soupe. À l'approche de chacun d'eux, je collerai pour la circonstance sur ma carrosserie ma poule Dulfrance pour la rouler ensuite dans mes bagages. À Kaboul, je frôlerai l'arrestation, sur le soupçon de vouloir faire du commerce. Au couvent indien, où, avec mes deux passagers hollandais, on offrait de nous héberger, avec table mise, le temps qu'on voudrait, je donnerai un bidon de sachets, une caisse de livres pour enfants. Il est vrai que je ne m'étais pas ennuyé avec les mignonnes et excitantes élèves d'acajou de l'école du couvent. La mère supérieure, à qui j'avais confié mon intention de me marier avec une fille du cru, m'avait présenté d'honorables familles locales chez qui des jeunes filles étaient à prendre. Mais j'ai toujours préféré me marier avec la

ligne de fuite, qu'elle soit asphaltée, aérienne, à voile ou à vapeur.

Devant l'écrêteau marquant l'entrée de Pondichéry, puis à New Delhi, je prendrai des photos de l'arrière personnalisé de ma voiture, à l'intention de ceux qui m'avaient aidé. J'y avais calligraphié au crayon gras : « Paris-Moyen-Orient, les Indes, Népal, Ceylan... 30 000 km et bon retour ». Et au-dessus : « Grâce à Lafuma. Grâce à l'Alsacienne », etc. chaque fois photographié et effacé. J'ai fait tout le voyage avec, au cul de ma carrosserie, cette équation matraquante : CRS = SS.

Mais le remplissage de ma « caisse » se fit surtout à coups d'expédients, le ramassage auprès des copains, la gratte. Mes vieux habits et ceux qu'on me donna : costumes, manteau, gabardine, pull-overs, tricot, chemises, shorts, slips, godasses. On me vida des tiroirs, je vidai les miens : bibelots, vaisselle, trousse d'écolier, de couture, de bricoleur, vieux disques. Il fallut trier, refuser. Les rayons des grands magasins, surtout ceux des bricoleurs, des campeurs, des accessoires d'auto, étaient bien plus vulnérables qu'aujourd'hui. Et puis, le long du canal Saint-Martin, bien de poussiéreuses bagnoles, plus ou moins abandonnées, s'ouvraient sans effraction. Toutes avaient leurs outils de dépannage et même des boîtes à gants à surprises. Une roue de secours passa même dans mon fourgon. Je « ferai » toute la Turquie avec le produit du fourgon de vieux habits d'hiver et une partie de mes outils paiera mon séjour prolongé au Népal. Dans un bled de la montagne afghane, je paierai mes kebabs de mouton avec une chaîne de vélo très convoitée : elle m'avait bien servi, dans un précédent voyage, pour repousser des rôdeurs turcs qui nous cherchaient noise.

Vieux réveils, ciseaux, cadenas, piles, lames de rasoir, thermomètres, papier à cigarette, jeux de timbres-poste, lampes de poche tous formats, trois caisses de livres pour enfants, photos pornos, coussins pneumatiques, lunettes de soleil, hamacs d'enfant : l'inventaire serait long. Pour la « joaillerie », mes caches spéciales dans le fourgon. De l'article parisien surtout, marqué aux armes de la tour Eiffel, de l'Arc de triomphe...

Briquets, porte-clés, coupe-ongles, canifs, bagues, pendants de bazar, plusieurs kilos. Des poignées de stylos-bille, de l'ordinaire au tape-à-l'œil. Foulards parisiens, flacons de parfum, d'eau de Cologne. Les douzaines de bobines de pellicule en couleurs pour diapos ne m'ont rien coûté non plus.

Vaste était la demeure de mon enfance et les nombreux placards à provisions toujours pleins. Pleins même en période d'abondance. En période de restrictions, je me souviens, dans le grenier, une maman souris n'aurait pas trouvé la place pour sa nichée. Un petit génie à six pattes de l'intendance, ma mère. Six pattes comme les fourmis. C'est qu'on n'a jamais été cigales, dans notre race.

Race autarcique, car si peu douée pour cet art social par excellence, le maniement du signe monétaire. De l'argent, je n'en ai jamais gagné. Pis (ou mieux), je n'ai jamais voulu en gagner. Me connaissant, si j'avais aimé l'argent et voulu en avoir, j'aurais fait des hold-up, des casses. Riez de mes grattes de gagne-petit. Si je n'avais pas peur de sortir du sujet, ou plutôt de trop en dire, je vous démontrerais, chiffres à l'appui, que je suis à la longue gagnant sur le braqueur ou le casseur de moyenne envergure qui a réussi, comme le fabuliste nous convainc que la fourmi et la tortue sont gagnantes sur la cigale et le lièvre.

Pense aussi à tes vaccins, à l'Institut : « Bonjour, madame Pasteur, je voudrais me faire vacciner contre la décadence occidentale. »

Michel, qui va sur ses dix-huit ans, est inapte au service Bourlingue. Son corps précieux préfère les litières de pétales de rose aux litières de cactus, même s'il est gourmand de figues de Barbarie. Et si je le confiais à la SPA ? Le confier à mon ami Trois-Chats. Cela ne lui fera qu'un minet de plus. J'avais construit une cloison de bois mobile dans mon deux-pièces et l'une d'elles, je la louai à un étudiant. Je devais prendre, à Nice, un jeune routard venu de Corse, qui acceptait de partager l'essence jusqu'en Yougoslavie, sa destination. Nice, c'était la direction de Villeneuve-le-Bercail, où l'arbrisseau voyageur venait, bon

an mal an, reposer ses racines. Les copains d'un organisme spécialisé m'envoyèrent deux passagers étudiants qui se rendaient justement à Avignon, juste en face de Villeneuve-le-Bercail. Ils payèrent un plein d'essence.

Sépulcre : un mot de haute poésie. Demandez aux locataires perpétuels ensevelis (c'est l'étymologie de sépulcre), sous les boulevards des allongés du monde entier. Ce mot de sépulcre me servait à désigner ma famille. Il était à la fois au-dessus et au-dessous de la réalité. Chaque fois que j'arrivais à Villeneuve sous Avignon par la gare, et à pied de la gare, avec mon sac ou ma valise (il m'était arrivé de surgir sur mon archaïque petite moto et même, après trois jours de pédale, à bicyclette), je sentais peser, dans les regards de tous ceux qui me connaissaient, une interrogation du genre :

— Tu n'as pas encore ta voiture ?

Phrase qui voulait dire : « Toujours aussi miteux. » Pour quelqu'un qui avait pris un départ fulgurant au collège, je la foutais mal. Je n'avais ni situation, ni femme, ni voiture. Je n'avais rien, sauf une réputation d'anarchiste. (Les anciens de la section communiste me tournaient le dos, vu que j'avais abandonné le parti.) À la limite du voyou ! On m'avait vu avec un minet, l'un l'autre, en collant rose. J'avais fait quelques semaines de prison en Grèce, suite à des démêlés troubles avec la police des colonels au pouvoir. Sans compter mon séjour forcé carcérlogène chez les parachutistes, suivi de prolongations plurielles, dont je n'avais pu sortir que par une évasion de cellule et une simulation de folie...

— Le fils Nirlo, il a pris un mauvais tournant. Paris lui a pas réussi. Il serait resté au pays, il serait maintenant professeur à son collège, bien pépère, comme le fils Courgette. Le fils Courgette, en voilà un qui a bien mené sa barque. La paye assurée jusqu'à la fin de ses jours, sans attraper des ampoules.

L'être au monde que j'avais le plus aimé (ô terrible plus-que-parfait !), comme le bras aime son épaule, que mon adolescence avait sanctifié, trouvant du génie à cet être inculte, ma mère, ne

tenait pas d'autres propos. Elle me citait en exemples tel et tel de mes condisciples, moins brillants que moi, mais installés professeur de collège, pharmacien, dentiste...

Cette fois-ci, mon arrivée motorisée à Villeneuve, simple étape sur la route des Indes, en mettrait plein la vue. Une joie enfantine me soulevait toujours, quand j'approchais, après une trop longue absence, de ma petite ville natale. L'envie pure de sauter au cou de tout un chacun. Mais, une fois le pont franchi, invariablement le plomb de la réalité me gelait les ailes. C'était lié à la médiocrité intrinsèque de la vie de basse province et de ceux qui la font. Loin de mon berceau, ma sensibilité de poète l'exaltait. Pourtant j'ai eu maintes fois l'occasion de rompre avec mes racines, pour les meilleures raisons du monde. Or, j'y resterai attaché d'un amour viscéral jusqu'à la fin de mes jours. Peut-être est-ce la part défunte de moi-même que j'aime à travers ma ville natale. Il n'empêche que je l'aime comme une bête, colères et rages mêlées...

Bref, ce lieu le plus cher à mon cœur, je n'avais qu'une hâte, au bout de quelques jours, c'était de le fuir. Par amour pour lui, bien sûr, puisque, loin de mes yeux, il était solaire comme un cœur et, à portée de mes paupières, il était chiant comme la pluie. Pour la description des mœurs, des mentalités petites-provinciales, reportez-vous à vos romanciers régionalistes habituels.

Mais vous n'en trouverez aucun, à ce jour, qui ait exploré une famille comme la mienne. Moi, la victime, j'en suis bien incapable. Je crois même que je mourrai sans en avoir rien dit qui aille au cœur des choses. Famille-sépulcre, j'exagère, vu qu'on n'y meurt pas facilement. Famille-bâillon, plutôt. Il m'est arrivé d'évoquer à des amis ce mutisme qui emmurait à demeure chaque membre de ma famille. On me répondait qu'il en était ainsi dans leur propre famille. Cela m'indignait que l'on pût comparer le mutisme plus ou moins courant de la famille des autres à celui de la mienne.

Les mots, peut-être parce qu'ils sont le contraire du mutisme, seraient-ils impuissants à dire le mutisme qui a miné de l'intérieur, pour la vie, l'enfant que je fus ? « Miné » ? Je voulais

placer le mot « assassin » dans ma phrase. Que de fois, au cours de ma vie d'adulte, j'ai qualifié mes années de formation d'assassines, l'assassinat le plus traître, puisque sans mort apparente. Il faudrait rapporter calmement par petits faits vrais. Mais, encore une fois, ce sont des flots furieux de mots de procureur qui soulèvent ma poitrine, et mes doigts laissent tomber ma plume. La plupart des écrivains rencontrent leur public, et la fortune, en narrant leur si émouvante enfance, une enfance, bof ! pour moi de coq en pâte. Chaque année, je me dis : « Dépêche-toi de décrire l'essentiel de ta planète. (Car il me faut d'abord décrire la planète. J'ai mon honneur d'écrivain planétarien.) Le chantier de ton enfance, de ta jeunesse t'attend, avec au moins dix récits hyper-émouvants. » Chaque fois ma mémoire recule et mon inspiration s'embarque sur un autre canal.

Si, dans un monde peu imaginable, il advenait que, pouvant parler calmement, clairement aux oreilles de mes géniteurs et que j'amorce une mise en contestation de la façon dont j'ai été (nous avons été, mon frère et ma sœur) élevé je sais quelle algarde cyclonale couperait court à ma première phrase :

— Est-ce qu'on t'a mal élevé ? Tu as jamais manqué de quelque chose ? Tu as toujours eu ton assiette pleine, mangé trop ! On s'est saignés aux quatre veines pour te payer des études, alors que dans notre famille, on n'a jamais accepté de bouches inutiles, une fois passé le certificat d'études. On t'a toujours donné l'exemple du travail, de l'honnêteté, de la sobriété. Nous sommes une famille honorable. Et tu n'as jamais été malade. Grâce à nous, tu as une santé de fer...

Cela est vrai. En gros. En gros ! À l'issue de l'école primaire, les succès de mes débuts scolaires créaient une situation inattendue. La pression de mes maîtres, des édiles locaux sur mon père fut telle qu'il ne pouvait m'empêcher de me faire entrer dans le secondaire, avec au bout le si prestigieux mais si... coûteux baccalauréat. (Six ans d'études, autant de manque à gagner à la ferme.) Un fils Nirlo au collège ! On n'avait jamais vu ça. J'étais bien le premier, de mémoire de généalogie. La perspective d'un

fils bachelier flattait la vanité de mon père. Un fils intelligent, c'était la reconnaissance de sa propre intelligence, qui en avait bien besoin.

— Tu veux aller au collège ? Écoute-moi bien. Je te le répéterai pas deux fois.

Jamais je n'oublierai la scène. (Viens d'avoir un accès de larmes, au moment de l'évoquer.) Enfant, je m'étais toujours senti comme un petit lapin en cage avec un fauve. Dire que j'avais peur en sa présence n'est que la moitié de la vérité, car j'avais peur pour deux. J'avais peur pour ma mère, toujours accusée de me défendre, d'avoir des apartés clandestins avec moi, alors qu'en sa présence c'était le silence de mort. J'étais plus que le fils de ma mère ; j'étais comme l'un de ses membres détachés.

— Écoute-moi bien, je te le répéterai pas deux fois. Ou tu seras premier, ou second, dans toutes les classes, ou je t'enlève du collège. Si un jour tu n'es plus le premier ou le second, c'est le travail aux champs qui t'attend, comme ton frère, comme nous tous. Pas de bouche inutile à l'« oustaou ».

En deux phrases, il avait tout dit pour une durée de six ou sept ans. Dans chaque classe, j'ai rarement été le second, le plus souvent premier, avec prix d'excellence (sauf une ou deux fois pour... indiscipline) et le conseil des professeurs proposa de me présenter à la première partie du bac en fin de... seconde, session d'octobre, pour que je puisse travailler le programme de la classe de première, pendant les grandes vacances. À la lumière de bougies ou de la lampe à acétylène ; nous n'avions pas encore l'électricité. À l'annonce du résultat, auquel mon père, rassasseur au point de me démoraliser, ne croyait pas, alors, pour la première fois, j'ai vu ses yeux humides. Sa barbe noire de six jours était toujours aussi piquante. C'était le mois des olives. Cela ne l'a pas empêché de m'obliger à participer à leur cueillette.

Pourquoi ce petit homme rond ne pouvait-il s'empêcher de parler à son proche entourage comme à des chiens ? Il était tout petit quand la tuberculose avait emporté sa jeune mère, dont

l'austère photo avec la coiffe provençale était sous verre dans sa chambre. Son frère aîné fut mis à la Charité et lui fut élevé par une marâtre et un père dont il n'avait pas qu'hérité du physique, mais aussi de la brutalité et de l'égoïsme. Première explication à son caractère. Plus tard, je m'en trouvais une deuxième : la timidité. Il était violent, insulteur, parce que timide, paralysé à la moindre perspective d'épanchement devant ses semblables. Sa race avait tellement vécu dans l'intimité des animaux de la ferme !

J'ai été élevé dans un milieu extra-citadin où l'on se méfiait des phrases comme d'un poison venu de la ville, la ville et ses menteurs, ses escrocs, ses filles de joie, ses bonimenteurs, tout en admirant secrètement les beaux discoureurs, les tribuns ! D'avoir si peu fait fonctionner mes lèvres, au point d'avoir gardé une bouche petite, je suis devenu professionnellement une cataracte incoercible de mots ! Mais être loquace, n'est-ce pas au fond la même chose qu'être muet ? Les mots et puis après ? Cela empêche-t-il l'essence des choses de rester inaccessible ?

Comme les mots, mon père savait tromper son public. Ce timide social savait s'afficher en public, avec son visage épanoui, rond, coloré, son vaste front, un sourire naïf, presque enfantin. Au lendemain de la mort de ma mère, il a proféré le souhait, à la table familiale de ma sœur, et ses trois grands enfants, que je disparaisse en me suicidant. Pas un simple écart de langage d'un timide violent, non. Ce souhait de ma mort, enfin avoué, je crois que tout au long de mon enfance, mon intuition l'avait deviné. Tout ce qu'a de négatif, de souffrance ma vie, de raté par rapport à la norme est la conséquence logique de la violence qui a martelé quotidiennement ma sensibilité d'enfant et d'adolescent, mon hypersensibilité de poète.

Pourtant un témoin de mes années de formation, du genre voisin ou camarade d'enfance, s'indignerait que je fasse le procès de mes parents. Conditions alimentaires, vestimentaires, locatives apparemment normales. Une mère superlativement maternelle et pas un éclat de voix, pas un geste brutal ne sortait des murs du foyer. Pour mes parents, élever un enfant, c'était

faire grandir un corps sain. L'éduquer consistait, à l'exclusion des dialogues, à donner l'exemple du travail (un percheron pour le travail, mon père), de l'honnêteté sociale, de l'économie, de la tempérance. Qualités qui étaient les leurs au plus haut point. C'est beaucoup et même l'essentiel.

Pourtant un raz de marée les submergeait : cette haine d'un père qui a passé sa vie à insulter les siens, haine qui allait enfler chez moi en haine du pouvoir sous toutes ses formes, la souffrance devant une mère humiliée, injuriée, asservie et, ce qu'il y a de plus terrible parce qu'invisible, cette loi du silence qui était tacitement imposée à une âme sensible, candide, qui aurait tant voulu s'exprimer, ce sentiment de honte, de paralysie que je ressentais devant tout désir de dialogue. Le milieu familial a fait de moi un enfant aphasique et même un empoté gestuel qui a accueilli la vie du collège et même le pensionnat comme une libération de son corps et de sa langue. J'ai eu les larmes aux yeux, quand j'ai lu sous la plume d'un critique que j'étais devenu un écrivain pour sortir en force d'une aphasie morale. L'adolescent parricide, héros du récit inspiré de mon enfance, j'en ai fait un bête...

Les coups que j'ai reçus, je ne dirai pas qu'ils ont dépassé en nombre et en intensité la moyenne de ceux qu'ont dû recevoir les enfants de la même époque et du même milieu. Je dirai paradoxalement qu'ils n'ont pas été assez nombreux, pas assez francs. Mon père aurait été une nature, capable dans le même mouvement de nous escagasser (par exemple, sous l'empire de la boisson ou d'une blessure secrète), puis de nous prendre dans ses bras, de nous consoler, de se repentir, et puis de rire avec nous, de dialoguer, de nous apprendre, nous l'aurions admiré. Mais rien de cela. Rien qu'une violence dont le passage à l'acte était freiné par la lâcheté et toujours enveloppée de mutisme, sans la moindre contrepartie de tendresse, de cette élémentaire initiative de dialogue amical dont la nature fait un devoir à un père.

Le propre d'une correction juste est d'inspirer plus tard, à celui qui l'a reçue, de l'admiration, de l'amour rétrospectif pour

celui qui l'a donnée. Les miennes n'ont fait qu'engendrer des haines cumulatives, indissolubles. J'étais bien petit quand, fier de savoir déchiffrer un vade-mecum de conversation franco-arabe à l'usage des troupes coloniales, j'en avais extrait le mot *râssas*, qui signifie « chaudronnier » et qui pour moi sonnait coquinement avec *rossas* (prononcer *rossass*), l'aggravatif de rosse, une insulte dans la bouche d'un bambin. Le soir, à table, je fis *ex abrupto* étalage de ma trouvaille lexicographique. Je rompis l'habituelle chape de silence d'un :

— M. Malachie est un *rossass*.

Je venais de faire tomber le plafond sur ma tête. M. Malachie, un voisin, était le parfait travailleur artisan, client par ailleurs de ma mère, qui vendait le lait de nos vaches, un chaudronnier qui élevait exemplairement ses sept enfants. Mon père saisit la bouteille de vin par le goulot, en frappa la table, signe que les taureaux étaient lâchés. Chaque fois la peur me liquéfiait et je me voyais jeté aux fauves, sous les gémissements de ma mère qui menaçait d'aller se noyer. J'avais pris la porte du couloir donnant sur l'escalier qui conduisait aux chambres, sans attendre le : « Va te coucher sans souper ! » qui ne tarda pas, accompagné des habituelles escalades d'ordurières injures patoisantes.

Quand je fis mes débuts dans la littérature, le thème majeur en vogue (je crois qu'il l'est resté) était l'incommunicabilité du langage. J'en savais quelque chose, depuis ma protohistoire familiale. Ainsi pour moi, la pratique de la Culture (en l'occurrence l'étude d'une langue étrangère), pour tout dire la manifestation de l'intelligence, entraînait une sanction violente, une volée de coups de la part de l'autorité, en l'occurrence paternelle. La raison aura beau, dans l'âge mûr, dédramatiser ce traumatisme des origines, les entrailles, elles, devant lesquelles la raison ne fait pas le poids, en porteront à jamais le stigmate.

La nature du devoir paternel aurait dû commander à mon père, dûment informé du quiproquo verbal que j'avais révélé à ma mère accourue à mon chevet avec des desserts interdits, ou plus tard, à notre lever, d'engager le dialogue, d'apparaître sous

un jour consolateur, se moquant de sa violence ridicule, inoffensive, de manifester en somme, d'un biais ou d'un autre, un minimum de tendresse.

Mais non. Son autoritarisme était absolu. Se pencher tendrement sur ses enfants, c'était s'abaisser, capituler, comme si, pour lui, le rapport père-enfant était un rapport de force. Il était le maître, le paterfamilias à l'antique. Femmes et enfants devaient être ses choses soumises. Il y avait une circonstance aggravante : il n'était pas à la hauteur du modèle autoritariste qu'il ambitionnait. Il n'avait ni l'intelligence, ni le sens des responsabilités. Son cerveau épais était incapable de comprendre les choses élémentaires que ma mère se chargeait de lui inculquer. Quel cerveau délié, intuitif, imaginatif, plein de ressources que celui de ma mère ! Et même une conteuse-née. Mais sa culture était nulle, comme ses moyens d'expression.

Ma mère, qui était tacitement dans le rôle de la servante, débouchait régulièrement l'entendement (« Tu es bouché à l'émeri ! ») de mon père qui se vivait, dans sa fonction, comme infaillible. Enfant, j'ai été le spectateur en continu de telles situations : le représentant du pouvoir, de sexe mâle, balourd et à court d'intelligence, face à sa femme-servante lui dispensant les lumières de son intellect. Cela vous forme une mentalité de gauche. En moi, il est gravé à jamais que les mâles et les chefs, ces oppresseurs, dans leur essence, en tiennent une couche, tandis que ce qui est féminin, porteur de la féminité, inférieur socialement ou physiquement, incarne l'astuce, la subtilité, la lumière, la justice.

Plus tard, le paterfamilias infaillible devait ruminer une formule avec laquelle il me définirait définitivement, à haute voix, aux oreilles de qui voulait l'entendre : « imbécile instruit ».

— Tu es pas intelligent, rugissait-il, tu es un imbécile instruit.

En grandissant, en le dépassant en taille, cet inconsolé de sa petitesse, mais aussi en savoir, le rapport de force s'était durci en jalousie. Pour lui, prosterné devant le pouvoir établi, je n'étais pas intelligent, parce que je n'avais pas exploité mes diplômes, parce que j'étais revenu deuxième classe (et sans certificat de bonne

conduite) de l'armée, où j'aurais dû, selon lui, monter lieutenant, parce que je vivais, après trente ans, comme un étudiant prolongé, etc. Ma révolte, non seulement il en avait été le semeur, mais il ne comprenait rien à son projet souterrainement et à long terme constructif. Et pas question du moindre échange explicatif de moi à lui, puisqu'il m'avait castré au niveau de la parole ; il m'avait détruit en tant que son interlocuteur éventuel.

La Nature a été avec moi une alma mater bien inqualifiable de m'avoir fait naître, avec la lumière au front, dans ce foyer de troglodytes. Ma mère aussi, malgré son inculture, était née avec la lumière au front. Quel calvaire muet, connu d'elle seule, a dû être sa vie ! Plus tard, je lui reprocherai, à part moi, sans le lui dire, de n'avoir pas eu confiance en elle, d'être restée toute sa vie repliée sur elle-même dans sa solitude rêveuse, à la limite de la schizophrénie, alors que j'aurais été si fier de la voir ouvrir les livres de ma bibliothèque, se faire forte par l'auto-instruction, au lieu d'être aplatie comme un cloporte sous la masse hurlante d'une brute bouseuse.

Il avait sans doute souffert dans son enfance privée de mère, dont d'ailleurs il ne nous dit jamais mot. Était-ce une raison pour faire souffrir les siens ? Il avait eu une enfance sans affection, à la trique. Il fallait que ses enfants subissent le même sort. Voilà les dimensions de sa grandeur d'âme. Moi, devenu adulte, ayant compris que j'avais hérité de lui tout le soufre de son volcan intérieur, les hurlements de sa ménagerie intérieure, j'ai refusé, d'une façon que je qualifie d'héroïque, de prendre femme et de faire des enfants, moi qui les aime tant et qui... suis resté enfant, de peur de rater leur éducation, de faire leur malheur, surtout au sein d'une société qui a tout pouvoir sur la progéniture des familles.

Mon père, lui, a été fabriqué pour rester célibataire sans enfants, dans une grotte, entre son mulet et un tonneau, à peu près comme son demi-frère, un demeuré. Mais, la vanité l'emportant, il a voulu jouer au jeu fondateur de famille, pour montrer ce dont il était capable. Et il a brisé de l'intérieur l'axe du destin de sa femme et de ses trois enfants, tout en sauvant

les apparences auprès des voisins. À supposer qu'il ait eu une douzaine d'enfants, il aurait, à l'insu de tous, brisé douze destins et néanmoins reçu la médaille des familles nombreuses méritantes. Voilà la justice sociale.

Le soir, en montant me coucher, ou le matin, en descendant, ma mère me faisait les gros yeux, quand il n'était pas parti au travail, si je n'émettais pas le raclement de gorge qui tenait lieu de « bonsoir » ou de « bonjour » et si je ne faisais pas le mouvement d'approche pour ce qu'il faut appeler pompeusement le baiser. Mon corps, en proie à une espèce de paralysie, devait aller vers lui, qui ne bougeait pas plus qu'un roc, et entrer en contact avec son épiderme. Tout mon être refusait, cela crevait les yeux. Mais il fallait, parce que le respect d'une certaine forme s'imposait et que notre famille avait toujours su s'arrêter devant le précipice du drame. Alors, fantôme de baiser il y avait, qui consistait à heurter un coin de mon front contre un coin de son front qui restait immobile et une fois seulement, en poussant un « heu » neutre, bref, qui voulait dire, avec moins de talent langagier qu'un animal, « bonne nuit » ou « bonjour ».

Mieux qu'une littérature psychologique ultrafine, peut-être qu'une géniale machine miniature, incorporée dans mon cerveau et dans mon cœur, aurait pu dire, en son langage objectif, les effets, sur mes pensées et mes sentiments, de ma vie familiale pendant tant d'années cruciales. Elle n'existe pas, et je reste sous le poids de ma mémoire subjective et amère, plus qu'amère. C'est dur d'avoir passé tant d'années à grandir à côté d'un père qui ne vous a jamais pris dans ses bras, qui n'a jamais joué avec vous, qui ne vous a jamais souri, qui ne vous a jamais adressé une parole tendre, seulement des oukases en forme de coups de gueule, qui ne vous a jamais expliqué quoi que ce soit des choses de la vie. Je n'ai jamais vu non plus mon père avoir un geste tendre, amoureux avec ma mère. Les mots, par exemple, de cœur, amour, chéri étaient considérés comme obscènes, tabous, imprononçables. Sauf le mot chéri, par ma mère, que, d'ailleurs, tout petit, j'appelais *chérison*, mais loin des oreilles de mon père.

Cependant, je ne pardonnerai pas à ma mère d'avoir fait le silence, un silence de... sépulcre, à mes lettres qui ne pouvaient pas lui cacher cette révélation : étudiant à Paris, j'avais vingt ans ; j'étais amoureux fou d'Érica qui m'avait donné sa virginité et nous cohabitons. Un amour comme il ne peut y en avoir deux dans une vie ! Silence sépulcral. Bien plus tard, j'osai lui demander pourquoi :

— Dans notre famille, on ne vit pas en couple sans se marier.

Silence de ma part. Ce silence maternel, je l'ai trouvé destructeur de mon être intime. Je fis avorter Érica, ne tombai plus jamais amoureux d'une femme et devins pédéaste. Dès lors, pour ma famille, tout de ma vie privée, qui n'était pas encore verrouillé, je le verrouillai dans un noir et un silence sépulcraux. Et, bien plus tard, lorsque ma mère, me voyant prendre de l'âge sans prendre femme, soupirerait ses : « J'aimerais bien que tu te maries », le souvenir de son attitude avec Érica me pinçait le cœur, y épinglant cette phrase imprononçable : « Si je ne me marie pas, c'est de ta faute et c'est pour te punir »...

J'ai un frère, l'aîné de nous trois et une sœur, mon aînée. Mon frère est un être d'Ancien Régime : farouchement imbu de son droit d'aînesse. Ce primaire ne m'a jamais pardonné ma réussite aux écoles. Je le sais pétri de rancune, de jalousie, de sarcasmes. Il n'a jamais raté une occasion de me diminuer, de souhaiter en secret l'échec de mes entreprises ou de les enterrer dans le silence. Ma sœur a aussi hérité la malédiction qui pèse sur les Nirlo, mais parce qu'un tantinet demeurée, bien que bourrue (elle est aussi brouillée à juste titre avec le frère), elle garde mon estime. J'ai toujours aimé les animaux. Mais un mot de moi mal compris, et Dieu sait si elle comprend mal, et c'est la porte claquée à vie ! Les brouilles sont pour la vie, chez les Nirlo. À la mort de ma mère, mon père a essayé de fâcher ma sœur avec moi, par des manœuvres frauduleuses. Ma mère morte, j'ai publié vingt pages sur ma famille. Ce chant de piété filiale en sa mémoire m'a valu trois procès, deux du père, un du frère, tous gagnés par moi.

Bref, bref, bref, merde, merde et merde ! Garagiste, ma bagnole est-elle prête ? Il est temps que je claque la portière et que je foute le camp. Je leur laisse ma part d'héritage. Qu'ils en attrapent une indigestion ! Je fais souder des anneaux à mes portes, pour doubler leur serrure avec de gros cadenas. Un cadenas extérieur à la portière du chauffeur, les autres à l'intérieur, mais visibles de l'extérieur. Les deux portières ne pouvant plus s'ouvrir de l'intérieur, le bris des vitres ne servirait à rien. D'avoir négligé cette précaution, mon Volkswagen américain a été pillé, après bris du déflecteur (huit cents pages de journaux de route disparues), à Guadalajara, au pays du vol institutionnalisé, Mexique. Cadenas intérieur également au hayon et à la porte latérale du fourgon.

La boîte à outils, sous mon siège, n'a pas de portillon. J'en fais fixer un que ferme un nouveau cadenas. Cette boîte à outils est mon coffre-fort. Je la réserve à mon saint sacrement : argent, chèques, passeport, documents divers, journaux de route et plus tard le plus précieux de mon butin (pierres précieuses, bijoux). Comme j'ai prévu les risques du feu, j'ai acheté un mètre carré de toile d'amiante et, avec du fil de fer, j'ai fabriqué deux poches que je bourre des papiers les plus précieux.

Sous le châssis, j'ai fait riveter une grande plaque de tôle qui double presque toute sa surface, formant une cache toute en profondeur, invisible même en se baissant, et de grande capacité. Sur le chemin du retour, elle sera meublée d'armes et de hachisch, sous la couche de poussière accumulée.

Un garagiste parisien, qui avait été sapeur dans le génie militaire, m'avait dit qu'au Maroc on faisait traverser les oueds en crue aux véhicules en les emballant par en dessous, roues comprises, dans une grande bâche : cela leur permettait de flotter le temps de la traversée. Le frisson de l'aventure m'électrise le dos et je me fais donner une bâche pour gerbiers. Je la vendrai sur le chemin du retour, sans m'en être servi : trop encombrante ; j'avais mieux à faire pour rentabiliser mon espace.

Ah ! s'ils me voyaient, les petits camarades du collègue que notre professeur avait fait ricaner à mes frais. J'avais, dans une

rédaction, écrit d'une plume lyrique mon amour des voyages et ce fonctionnaire avait cru bon de mettre de l'ironie dans sa question : « Vous avez beaucoup voyagé, Nirlo ? » Toute la classe avait ri, forcément. Anecdote pas méchante, mais qui ni ne s'oublie, ni ne se pardonne. Qui vous infecte l'âme pour la vie. Pourquoi ? Parce que j'étais entré au collège comme un étranger, dans une société de fils de commerçants, de petits fonctionnaires. J'étais un des très rares à venir de la campagne et, la mienne, des plus pauvres. Avec mon allure lourde, ma gaucherie verbale, mes habits, ceux retaillés, reprisés que mon frère ne portait plus, ma bicyclette rafistolée, mon cartable antique, lui aussi recousu, c'était gros comme une caricature que mon extraction était cambrousarde. Forcément, je n'étais jamais sorti de mon trou, comme mes aïeux. Les voyages, c'était pour les gens de la ville, pas pour ces empotés de péquenots. Et le gouvernement de la République payait des enseignants pour se moquer, devant ces garçons et filles de la ville, des petits paysans devenus leurs égaux par leur seul mérite.

À cette époque d'avant ma puberté, je sentais obscurément, mais très fort ceci : la société est une entreprise de faux-monnayage, pour le moins un théâtre de boulevard. Il y avait les frivoles, acteurs du paraître toujours à la page, qui allaient dans les écoles où l'on forme les cadres d'une société sujette à caution. D'un autre côté, il y avait les obscurs, non du paraître, mais de l'être, de l'authenticité, les refoulés hors du coup, les sérieux qui, comme moi, par exemple, venaient des marges paysannes et qui, essayant avec candeur d'exister sur ce théâtre de boulevard, ou bien feraient assez de concessions pour y être admis, ou bien, intransigeants avec les vraies valeurs de leur milieu d'origine, retourneraient à leur solitude ou se révolteraient, par l'action politique, par la délinquance, par la sublimation artistique. Êtes-vous *junglologue* ? Dans les écoles, on dit sociologue. Si oui, vous m'avez compris.

Fuyons vers le front du refus.

— TU PARS PARCE QUE TU ES PAS HEUREUX.

De qui cette flèche de Jarnac, ce coup du Parthe ? Il fleure bon la fafamille ; il en a le... moelleux. Cette flèche vient de l'être que j'avais le plus secrètement aimé, ma mère. Oh ! pas vociférée, comme pourraient le laisser croire les majuscules, mais murmurée d'une voix blanche, dans un mouvement de fuite entre deux portes. Des gens qui vous estiment, que vous pouvez mettre au rang d'amis, vous envoient des vacheries, toujours guérissables, parce que c'est le jeu de la vie et puis, avec eux, le recours à l'explication de vive voix est toujours possible. Mais quand c'est votre mère qui décoche une flèche empoisonnée à son fils que son éducation a châtré au niveau du dialogue avec elle, un fils en somme aussi peu armé pour riposter qu'une cible fixée sur son support, alors vous vous interrogez sur le sens du mot amour, et de son complément, l'amour maternel. D'ailleurs, si, au sein de ma famille, je n'avais pas été un aphasique mental, si j'avais pu expliquer que leur bonheur de petits-bourgeois provinciaux me donnait la nausée, que le bonheur au sens habituel est l'objectif des médiocres, des femmelettes, que je préférerais être un héros malheureux, que le malheur est le bonheur suprême, que le bonheur est impossible pour l'esprit de qualité en quête de réponses métaphysiques, etc., j'aurais été quand même, pour ces butés bétonnés dans leurs certitudes de villageois, celui qui part parce qu'il n'est pas heureux. Pour eux j'entrais dans la catégorie de ceux – ratés, repentis d'une faute de jeunesse (il y en avait de connus dans notre petite ville) – qui étaient partis aux colonies se refaire une virginité ou retenter leur chance. Nul doute que pour les antiques homologues petits-bourgeois de mes parents, assis sur l'en-soi de leurs bouts de terre clôturés, les Champlain, Bougainville, René Caillié, Arthur Rimbaud, qui fuyaient leur patrie pour courir le monde, sans avoir leur nom dans le dictionnaire, étaient aussi des gueux sans foi ni loi, des ratés du bonheur.

Il n'y avait plus de colonies, mais il y avait l'Inde, l'Inde sans mérite pour ceux qui y vont, puisqu'on y vit de l'air du temps. Je suis sûr que, si j'avais discuté avec ma mère, elle m'aurait dit :

— Pars au moins en Amérique ! Ça c'est un pays qui donne de la classe à ceux qui y vont.

Deux ans plus tard, je partirai aux États-Unis, ce pays convenu pour être celui des riches touristes. J'y resterai un an à me balader au volant de ma voiture, ce que n'aurait pu faire aucun des P.-D.G. du département. Mais tu repasseras pour la reconnaissance de tes mérites, de tes exploits. Compliment, mot inconnu du lexique familial. Au contraire, cette réflexion que j'entendrai dans la bouche de ma mère :

— À New York ? Qu'est-ce que tu crois voir, à New York ? Des maisons comme ici. Partout c'est pareil. Tu as déjà vu Paris.

En somme, le bonheur, ç'aurait été de rester sur les vignes familiales, de la paille plein les sabots, comme mon frère et le mari de ma sœur, sous la protection de ma génitrice.

Je pars. Tu-tu ! Tu-tu ! Écartez vos carrioles, les bouseux ! Je reviendrai avec une maharani. Préparez vos habits du dimanche.

Mon passager, Rémy, est descendu chez sa tante, une richissime rentière de la Promenade des Anglais, à Nice. À tante milliardaire, neveu hippie. Il suffit que je pénètre dans un taudis pour que l'image des lieux reste gravée dans ma mémoire. Les appartements prétentieux des milliardaires, j'ai beau ouvrir de grands yeux, quand il m'arrive d'y pénétrer, ils glissent aussitôt sur mes souvenirs. Il est vrai que j'ai éduqué ma mémoire à ne retenir que ce qui est essentiel, typé. Et les appartements des riches sont inessentiels, tous les mêmes, d'une monotonie à mourir debout.

Il y a quelques années (mais déjà de la vieille histoire), sur cette même Promenade des Anglais, je m'apprêtais à découvrir l'Italie au volant de notre petite voiture, Odile, que j'appelais à juste titre Idylle, à mes côtés. Ce fut mon seul circuit d'importance en compagnie exclusive d'un représentant de l'autre sexe. Et... le moins réussi.

Ma patrie, je te quitte, pour mieux te retrouver, comme chaque fois que je t'ai quittée. Étant des rares qui sont encore capables de prononcer ces trois syllabes : ma pa-trie, je vais me faire traiter de réactionnaire. Je suis né sur un coin de terre où,

Travail Famille Patrie

depuis la nuit des temps, mes ascendants sont nés, sont morts, ont vu les mêmes paysages, respiré le même air, mangé les mêmes fruits du terroir, souffert, joui, languï, parlé le même langage, trimé, ri, gueulé, espéré, désespéré, comme moi, tant que cette terre m'a porté. Où que j'aïlle, mon corps répète leurs mêmes gestes. Nier la sève de cette longue chaîne qui m'irrigue, dont je suis le dernier maillon actuel, nier donc ma patrie charnelle, ce serait me nier moi-même, me suicider moralement, comme une plante qui, déracinée, prétendrait continuer à vivre...

L'EUROPE PAR LE FIL

Dernière image de la France : un douanier qui dort, assis, la casquette sur le nez, à l'ombre d'une bouteille de pastis.

Mer, soleil, fleurs, nudités dorées : sale temps, sur la Riviera, pour l'angoisse métaphysique. Les mois de l'année, sur la Riviera des fleurs, se disent avec des bouquets de corolles. Du mimosa de janvier au réséda de décembre. Les violettes, les giroflées, les renoncules févrières. Marsières les narcisses, les jacinthes, les anémones, les marguerites, les jonquilles. En ce mois-ci, la floraison des bougainvillées, des glaïeuls, des tubéreuses menace la principauté des champs d'œillets. Les corolles sont de la musique sublimée en couleurs sur la peau d'ange des pétales.

Vintimille, c'est vraiment une ville ? Le plus grand marché aux fleurs de la Riviera du Ponant ? Je croyais que Vintimille était une marque de wagon de chemin de fer.

À San Remo je décide – Italie oblige – de ne pas quitter ma voiture sans oublier d'en verrouiller doublement les portes avec mes cadenas de renfort, même si ce qu'on peut entrevoir par les rideaux, à l'intérieur, je l'ai voulu aussi peu alléchant qu'un déménagement de brocanteur. Le contenu de ma fourgonnette, même entièrement soustrait aux étalages des grands magasins, est le double produit de ma vertu, de mon talent, tandis que toutes ces limousines de luxe qui me narguent, payées honnêtement, hum ! avec de gros chèques, sont le produit, n'en doutez

pas, sous ces latitudes capitalistes, mafiosières, du vol, mais par d'autres moyens que le vol commis par le pauvre.

San Remo la toute blanche, la crème des résidentielles, le saint chrême des oints du bizness. La classe, la grâce, le style, le gotha ! Tant de beau monde, jusque dans les allées fleuries (mais je dois avoir l'air d'un routard en maraude, en repérage de villa juteuse), que je n'ai pu trouver un coin de pelouse discrète pour poser culotte. Je l'ai fait à l'intérieur, dans mon seau en plastique, que j'ai ensuite vidé, papier merdeux compris, sur une surface de gazon bien peignée. Golfeurs, à vos clubs ! Ce que j'ai pu emmerder de pelouses mignotées au peigne et au rasoir, aux États-Unis et au Canada, où je ne pouvais chier qu'à l'intérieur de mon char. J'entrouvais la portière arrière, moteur en marche, vidais la sauce sur le turf, qu'on voie bien la « sentinelle », puis démarrais avec le fou rire.

Sur le port, mon passager, qui a le sens du théâtre, est descendu en danseuse au bord de l'eau, sous le regard des rentiers et rentières assis sur les bancs, à l'ombre de palmiers de la Croisette locale, plus admirateurs de sa silhouette de play-boy que du seau, à sa main, contenant ses excréments. Il avait l'air de laver son récipient dans l'écume, d'y puiser de l'eau. De la voiture, je distinguais son étron bercé par les vaguelettes, comme un hot dog séparé de son enveloppe de papier.

Nous avons dormi entre San Lorenzo et Imperia, lui dans la cabine, moi derrière. En Floride, j'avais fait une litière de fleurs d'oranger pour mon petit Monilo, un adolescent salvadorien ramassé dans le quartier portoricain de Manhattan. Ah ! les orangeries à perte de vue et sans clôtures de Floride. J'avais fait le plein de mon wagon de tangerines. Je frictionnais son corps avec de la pulpe d'orange, puis je le léchais.

La Riviera vous a couvert de fleurs, d'azur, de sable chaud ; vous a roulé dans des criques oniriques. Vous êtes assommé par le sentiment de l'infini. Attention ! vous avertit l'esprit de la dure réalité ; cela ne peut durer. Regarde comme cette côte se courbe en golfe. Et que savent faire les hommes du fond arrondi des golfes ? Des places fortes, stratégiques, des carrefours d'affaires.

Car la Méditerranée, depuis les Phéniciens, n'est pas un dormitorium pour gogos de la bronzette et autres esthètes de la palette, mais un circuldrome confisqué par les marchands.

Ébloui de la palette, vous ne vous méfiez pas. Soudain, après les tours médiévales d'Albenga, la mer vous fait les gros yeux. Quelque accident tellurique vient de transformer les plages indolentes en une carrosserie de roches écrabouillées, dramatiques d'écueils, de falaises abruptes, de promontoires. La route doit s'affûter, se contorsionner pour creuser son couloir dans la déchetaille de pierres. La nature semble avoir construit sans ménagement l'avant-poste de quelque zone protégée ou terrible. Vous n'avez pas zieuté votre carte (Savone, Gênes) que vous y êtes. Vous venez de quitter l'Italie. Vous entrez dans quelque point chaud de l'Affairie, ce pays cosmopolite, partout et nulle part, sans patrie autre que celle de la production et de l'échange.

Genova, la bien traduite en français par les voisins narquois, une ville qui gêne, gênante pour la majorité silencieuse qui ne fréquente pas les paroisses du dieu Gros Sous. Ici, l'Italie, n'est pas fille de la beauté. Ici l'indigène travaille, négocie, combine, cumule, convertit en signes bancaires.

Elle s'en est payé une mahousse tartine, du golfe, cette sans-gêne ! Une ville tout en longueur, la première d'Italie, bien sûr, pour le nombre de ses pavés, la longueur de ses rails qui bétonnent la mer, mais aussi de ses escaliers qui empêchent les Alpes de descendre s'y baigner. Le Pré : zone réservée au popolino. Des fils à faire sécher le linge arriment les hautes maisons étroites aux persiennes vertes, les empêchant de tomber. À leurs pieds, les boutiques en dur ou de plein vent sont couvertes par des bâches qui les protègent des ordures ménagères balistiques. On y vend des poupées en Celluloïd d'un mètre de haut, bon marché, presque aussi hautes que les tapineuses de ruelles, mais moins arrogantes.

Chaque fois que je m'arrête à Gênes, mon odorat se perd dans les tire-bouchons boutiquiers du Pré, à la recherche d'une friture de *merlusse* (morue). Puis mes oreilles me conduisent aux antiques portiques de l'internationale Sotoripa, où tous les

sabirs de la planète ont leur poste restante. Seuls les fruits de mer au vin blanc sont de pur sang italien.

Des gratte-ciel m'as-tu-vu, une cathédrale vaticanesque de marbre noir et blanc, la porte doublement phallique Soprana des anciens remparts de Barberousse, des môles à transatlantiques pour les cent lignes maritimes internationales, les ruines de la maison forcément natale de Christophe Colomb, la place monumentale de Ferrari, des palais royal, princier, ducal, et puis quoi encore ? Les jardins des Caravelles florales, le grandiloquent monument aux morts de la place de la Victoire (quelle victoire ? Celle de Caporetto ?), les façades patronales de la gare maritime, le corso Italia et son Lido moderne, statues hautaines, portiques cossus. Et si la prolifique corporation des marchands de chaussures, italiennes de prix et de style, compensait, dans le négoce de la *calzatura*, les séculaires arriérés des coups de pied au cul perdus ? Ces parvenus de Génois se disent ligures. Je suis plus ligure qu'eux.

À Gênes, même les morts le prennent de haut. Ils n'abandonnent pas à l'humus leur dépouille assurée sur leur vie, les Génois. L'assurance céleste des âmes, promise par les nombreuses et riches églises locales, n'étant pas garantie, ils font gravir à leur corps décédé la « *circonvallazione a monte* » pour lui donner les titres de noblesse de l'éternité, dans un *camposanto bellissima*, le château de Versailles des cimetières. Vous cherchez en vain, sur le marbre de la nécropole génoise, des noms d'artistes, d'écrivains, de savants. Rien que des noms et des statues de navigateurs, d'armateurs, de marchands, d'industriels, de banquiers, car beaucoup de défunts se sont fait statuer sur leur tombe, grandeur nature, en frac, col dur et gilet, mantille pour les épouses, et enfants endimanchés. Le réalisme et le mauvais goût de cette statuaire de musée Grévin sont complets, aggravés par la littérature bondieusarde et moralisante des inscriptions. Tartuferies à la sauce génoise. « Défense de faire du commerce dans l'enceinte du cimetière », affiche la grille d'entrée. On s'esclaffe comme au vaudeville.

Devant une statue tombale représentant une épouse aux seins nus plantureux embrassant sur la bouche son époux en train d'ôter son smoking (oui, nous étions dans un cimetière bourgeois de la cléricale Italie), j'avais dit à Odile :

— Idylle, j'ai envie de faire l'amour ici.

— Ici ?...

Des gens se recueillaienent sur des tombes voisines.

— Le luxe crapuleux de ce cimetière ne t'excite pas ? Peu de lieux sont d'aussi éloquents invitations à l'acte de chair.

Elle croyait que je phrasais. Je fis les gestes de la coucher sur un cénotaphe. Elle se débattit. Son regard ne s'était pas posé sur ma braguette explosive, que j'en avais sorti le membre. Sa raideur disait combien il était pressé. En quelques coups de paluche, je le faisais gicler sur la statue tombale. *Spumante !* Odile affolée s'efforçant de me cacher aux regards possibles des promeneurs voisins. Je n'avais pas osé lui demander de feller ma verge.

Mes incartades la faisaient rire, mais lui faisaient peur, car j'en abusais. J'étais excessif, mais je jouais aussi à l'être, en simulant des excès devant lesquels je savais m'arrêter.

Je n'ai jamais rencontré de partenaires, de l'un ou de l'autre sexe, qui m'aient accepté tel que je suis, c'est-à-dire entier. D'où ma longue marche vers la solitude. Et ma philosophie, vieille comme ma première barboteuse, de l'accomplissement de soi et de la vérité dans la solitude. Au milieu des boutiques du Pré, je méditais, derrière mes yeux distraits et mes oreilles sourdes, sur le destin des empires, des civilisations, des grands hommes, tandis qu'elle farfouillait, comme un rat, dans les chiffons de frivolités. Elle appréciait mes galéjades, qui ne compensaient pas mes coups de colère. Mais le plus souvent, j'étais auprès d'elle un compagnon renfermé. J'avais beau lui expliquer que mon cerveau était un grand consommateur de méditation, elle ne voyait dans mes silences butés qu'orgueil.

Sur le circuit du lac de Côme, je me suis fait traiter de dingo, parce que je la bassinai, Idylle, avec Mussolini et Stendhal. Je

lui disais que je voulais écrire une thèse sur Mussolini, héros stendhalien.

— Dongo, Dongo ! Il te rend dingo, ce Dongo !

— Rôle plus. Nous irons, aux îles Borromées, passer notre lune de miel.

— Avec quel argent ? Tes droits d'auteur ?

— Mes droits d'auteur ! Si un jour j'ai besoin de fric, je ferai un casse. Je suis pas manchot.

Toujours mes répliques Barbe-Bleue. Oui, l'âpre village de Dongo, là-haut, au bout du lac de Côme, à quelques heures de mulet de la frontière suisse, me fascinait plus que la joaillerie de fleurs tropicales des îlots Borromées. À Dongo, Mussolini et Clara Petacci avaient été arrêtés par les Partisans, avant d'être pendus à Côme, par les pieds, à un croc de boucher. À travers le pare-brise, ce que je voyais, sur le circuit du lac de Côme, était brouillé par le filigrane de la photo du petit gros dictateur (il avait bien maigri), la corde nouée au bas de ses bottes et suspendue à une poutrelle, le pantalon bouffant, les bras cadavériques ovationnant sens dessus dessous la foule délirante qui, hier, acclamait son Duce, *perché ha sempre ragione*, Benito.

— Tu prépares une licence de lettres, Odile, et tu fais des fautes d'orthographe, et tu n'as jamais entendu parler de Fabrice del Dongo. Tu es une vraie bécassine de faculté.

Au lac Majeur, Idylle avait voulu jouer au chemin de fer électrique à crémaillère qui grimpe au Mottarone. « Panorama génial sur les îles Borromées, Alex ! » Belvédère pour troupeaux touristiques. Borromées mes fesses, ces îluscules de poche artificielles comme un décor de Châtelet. Palais de pâtisserie, fleurs et plantes exotiques en cage hors de leur milieu naturel. Parfums qui ne valent pas ceux des flacons que je pique aux Galeries Lafayette. Jouets de luxe pour gosses de riches, ces Borromées, et les petits-bourgeois envieux. Où il y a étalage de strass, le petit-bourgeois pullule. Nous reviendrons quand ils auront vidé les lieux.

Portofino, près de Gênes, sur la pointe d'une verrue du circuldrome de la voie aurélienne, se dessinait dans ma tête comme

une flûte de fine champagne. En guise de Portofino champagne, ce fut Portopurée de pois. La purée de pois de l'emouteillage. Elle voulait voir le village de pêcheurs cinq étoiles de Portofino, Idylle. Comme ses désirs sont des ordres... Deux heures pour descendre les dix kilomètres de Rapallo à Portofino, où la halte était interdite, tant ça faisait du roue à roue. Une criquette comme il y en a des milliers de par le monde, mais ici dénaturée par les villas des bourgeois milanais, génois. Et l'authentique qui mériterait d'être vu, la baie de San Fruttuoso, la pointe Chiappa, n'est accessible qu'à pied ou en bateau. La nuit, la jetée est une rampe de théâtre qui dégouline ses lumières sur les silhouettes de yachts et des promeneuses bijoutées. Du temps des pirates, l'émotion ne devait pas être du chiqué. Italie de marchands de babioles.

Je n'ai pas oublié le cul-de-sac de Malcesine, sur la rive est du lac de Garde. « On prend un chemin montant, note mon journal, afin de trouver un gîte pour la nuit. On se perd dans les oliviers, au pied de riches villas. Propriété privée. Impossible de faire demi-tour. Odile guide mes périlleuses manœuvres à la torche électrique. Elle appelle les résidents qui nous observent de leur balcon. Allemands ou Scandinaves ? Scandinaves plutôt. Soudain, c'est l'illumination : accourent en danseuse deux garçons de quatorze à quinze ans. L'un d'eux, d'un blond platiné, un vrai mignon de prince, a les cuisses nues, bronzées. Sa longue marinière flotte autour de ses hanches, de son bas-ventre. Quelle grâce divine ! Il a l'air conscient de son sex-appeal. Vision arcaïenne. Impression profonde... » Égarement nocturne suivi de l'apparition du céleste Adonis que le temps a sublimé dans ma mémoire en une lumière qui me fait encore palpiter. Ai-je fait l'amour, cette nuit-là, avec Odile ? Nuit passée sur une plage de galets, parmi les branches mortes de saule et quelques rats.

Veni, vidi, Vénétie. Et Vérone, quelle terrasse ! Cette Venise, il n'est pas question que j'en parle. Elle est trop polluée par les gens de lettres et consorts. Ils ont fait de la Serenissima la fille publique de leur stylo. Je suis content d'Odile. Elle n'a pas trop soupiré de banalités au cours de ses promenades vénitiennes.

C'est une fille pas sous-estimable du tout. C'était plutôt moi qui tirais sur le cliché, avec mes clic-clac photo et mes émois de jeune marié. J'avais pensé, en garant la voiture : « À Venise, fais pas de bêtises. Laisse tes humeurs au vestiaire. »

Veve, ce lieu-dit de notre cadastre touristique, je lui trouve un défaut. Ses images sont tellement connues, qu'on s'y rend, même pour la première fois, comme chez soi et, comme chez soi, on ne regarde plus, croyant tout connaître, d'autant qu'on sait qu'on y reviendra. Si votre corps renâcle à y revenir, votre mémoire, les images omnibus vous y font revenir, sans quitter votre chambre.

Écrit par Nirlo le jeune : « La plupart des touristes (on entend souvent parler français) sont assez robotisés pour entrer dans Venise par le cheval-vapeur, leur drogue. Quelle cohue devant le vaporetto ! Venise, comme n'importe quelle ville, doit se découvrir avec ses jambes. Labyrinthe de ruelles, parfois d'un mètre de large. Si vous avez l'air perdu, hommes, enfants sont prêts à vous indiquer votre chemin, à faire des centaines de mètres pour vous guider. Une pièce, qu'ils ne vous demandent pas, est la bienvenue. On vous accroche pour vous offrir un gîte, un tuyau, n'importe quoi. Peuple de débrouillards-nés.

» Trois cents îlots, cent soixante canaux, quatre cents ponts, nonante églises. Façades hautes, raides, coupantes, parfois sinistres. On a raison de dire que le Vénitien est comploteur. Ruelles faites pour la fuite, la poursuite. On a dû souvent y jouer du couteau. Je ne me souviens pas avoir vu des chantiers de maisons en construction. Avec cette absence totale d'autos et autres engins motorisés, on se croirait transporté au Moyen Âge. La place Saint-Marc est un enchantement. Les gondoliers joueurs de mandoline et roucouleurs ne sont pas au-dessous de leur réputation. Éboueurs, livreurs, croque-morts opèrent sur leurs embarcations. Chaises ou fauteuils posés sur le tapis de ces gondoles noires ornées de cuivres. Le pont des Soupirs, attendant au palais des Doges (soupirs des condamnés à mort) me bouleverse. Doges staliniens, marchands d'esclaves, implacables. Sur le Lido, c'est l'internationale des épidermes en fête, des

nombrils narcissiques. Les gens sont gais, rieurs, parleurs, bruyants, hospitaliers. Orchestre au somptueux café *Florian*. Pourtant, quelque part, sur des îlots infréquentés, s'entasse le prolétariat de Venise, dont personne ne parle. Me suis procuré (à Murano surtout) quelques cadeaux pour les enfants... » Nirlo vieillissant à Nirlo jeune : « Hi hi hi hi hiiih... »

Cette Venise, école babélique dont la vocation est de transformer ses visiteurs en faiseurs de rédactions, en épingleurs d'impressions de voyage, comment naît-elle dans l'esprit des Européens, des gens du monde entier, et ce dès leur enfance, et pourquoi s'impose-t-elle comme si singulière ? À chaque montée de génération, le nom de Venise se transmet comme le lieu des merveilles absolues. Le désir de visiter Venise s'impose unanimement. Dans toutes les classes, le voyage de noces vénitien s'inscrit comme un rituel. Le mot merveille résonne dans l'imaginaire avec le sens de surnaturel, résonnait plutôt, à l'époque des voyages difficiles, réservés à l'élite, avant la diffusion universelle des images. On peut dire que, pour ces époques, Venise était le lieu planétaire de l'extra-terrestre.

La structure contre nature de Venise aurait pu être située au diable vauvert, difficile ou dangereuse d'approche, comme le sont souvent les phénomènes naturels. Non, elle nous est servie dans le plus somptueux des écrans (son passé, ses monuments) au cœur historique, artistique de la planète civilisée, dans le berceau le plus ensoleillé, le plus idyllique de la Méditerranée. Si topographiquement tous les chemins mènent à Rome, tous les désirs, dans la magnétosphère des cœurs, mènent à Venise.

Nous tous, non-Vénitiens, sommes des paysans. Or, quand le non-Vénitien aux semelles de glaise revient de Venise, la surnaturelle cité des Doges lui paraît être l'accomplissement suprême de l'ordre naturel : pénétration intime de l'eau matricielle dans chaque rue, devant chaque porte, dans la même proportion que l'eau pénètre l'organisme. Mariage intime de l'eau et de l'habitat si naturel (à l'opposé des autres villes, elles contre nature) qu'il a fait de Venise, cette ville sans terre, ce que peu de grandes villes, enracinées dans des empires territoriaux, ont su faire : la

première multinationale mondiale et le phare de la civilisation méditerranéenne pendant mille ans.

« Odile ! Odile ! » Elle a disparu. Mon cœur pique un sprint. Quand je la retrouve, elle est en galante compagnie avec deux mirliflores à l'accent vénitien. Sang de Judas ! Ils n'ont pas de mandoline, mais ils m'ont tout l'air de savoir la pincer. Odile ne résiste pas aux arias de mandoline. Mes couacs métaphysiques de grandes orgues lui passent par-dessus la tête. Elle est venue en Italie (et même au monde) pour se faire plaisir. Moi, je voyage toujours (je ne connais qu'une destination, le destin) pour me faire mal, mal à l'esprit et au corps, d'où je retire un plaisir transcendant, d'authentique aloi. Les bécassines de faculté peuvent-elles comprendre et supporter cette éthique ?

Je te barbe avec mon pédantisme ? Tu connais mal mon art des extrêmes. Si tu avais l'étoffe d'une aventurière, je me donnerais à fond, et tu verrais ! Ces deux éphèbes vénitiens, à la morbidesse ambrée, si j'avais eu dix ans de maturité de plus, je les emmenais à l'hôtel avec Odile...

Italie tu es si belle
Et j'aime tant tes décibels !

À plus tard (encore une fois !) le récit pourtant écrit de mes Italie, de ma Naples des *ragazzi*, de ma Sicile, de ma Sardaigne... Allez faire comprendre à votre éditeur que le voyage vers l'Inde passe par le monde entier et un volume de mille pages !

J'arrive à Venise avec Rémy, au volant de ma camionnette chargementée comme je ne savais pas l'être, quand j'étais un *giovinetto*. Venise, tu n'existes plus, engloutie depuis que j'ai le Taj Mahal dans le collimateur. Devant l'Autoclub, je prends un Écossais qui fait la route en kilt. S'il arrive ainsi dans un pays musulman, il se fera traiter d'« attai », de pédé !...

— *Dobar dan. Kako sté, drugo mio ? Ya sé zovème Alex... Tu es sourdingue ? Io me llama Nirlo. Hotchété li da igraté ?*

Hotchéte li mé pratiti, drougaritza ? Molim vass pokajité mi poute, sapoutnik.

Ce « sapoutnik », qui veut dire « compagnon de voyage », mot à mot covoyageur, mérite qu'on engueule l'Académie française et le ministère du Tourisme de notre pays, casanier, narcissique, ventripotent, donc allergique à l'exploration du monde. Les pays socialisément non conviviaux vous disent en trois syllabes sonores, viriles : sa-pout-nik, ce que nos petits marquis saupoudrés de Français ne savent dire qu'en trois mots : compagnon de voyage.

— Ô l'Écossais aux cuisses rousses, le monstre du Lochness, basta avec ta Venaïsse ! Venaïsse, c'est du passé, comme Caporetto qui est sur notre sinistre. As-tu ouï des élégies de Duino, l'ahuri ? Car nous sommes à Duino, banlieue occidentale de Trieste, et c'est ici qu'en janvier 1912, Rainer Maria Rilke écrit sa première élégie de Duino : « Qui donc, si je criais, m'entendrait parmi les cohortes des anges ? »

Mon sapoutnik a besoin d'un savon sur ses fesses écossaises. Trieste, ville casse-frontières, soupière où mijotent Liberté, Anarchie, Cosmopolis, je la voyais avec la couleur locale de Melilla, Ceuta, ces antiques comptoirs francs à masque espagnol, sur la côte tangéroise. J'y avais fait de bonnes affaires chez les boutiquiers à *dhoti* et à sari qui m'avaient donné l'avant-goût de l'Inde. À Trieste, j'achetai, chez les truands ambulants du port, avec un billet de dix mille lires et quelques colifichets parisiens, cinq montres dorées extraplates copiées des grandes marques suisses et deux couteaux à cran d'arrêt. Rémy le Corse, mon sapoutnik numéro un, n'aime pas beaucoup mon petit commerce. Ce voyageur de banlieue sent sa roture. Il n'a pas l'ample et lointaine vision des audacieux de la hauteur. Je crois plutôt que l'expansivité, que m'inspire mon Écossais en kilt aux cuisses rousses, contrastant avec le mutisme qui avait été de rigueur avec lui, titille sa glande jalousique. Il est vrai que je suis ou tout jour ou tout nuit, ou tout bruit ou tout deuil. Mon magnum de Valpolicella est vide et je n'ai pas acheté de bouteille de *grappa*, ce manuel liquide de la conversation polyglotte.

À Capodistria, que les Yougos appellent Koper, tu vas voir, je vais me payer une plate d'un litre de *shlivovitsa*. *Shliiva* : prune. L'internationale prunelle yougoslave à la renommée méritée. Bon marché, les litrons, et pratiques à caser dans le coffre d'une voiture, parce que extraplats.

La Titoslavie, j'avais des raisons archaïques de l'aimer, bien avant que mes yeux et mon corps l'eussent connue. J'ai longtemps cru que mon père, toujours furieux, le tisonnier à la main quand il voyait dans la cuisine celle que chérissait ma mère, traitait la chatte *d'oustacha*, parce qu'il lui criait : « Oust le chat ! » Du colossal fait divers de l'assassinat du roi Alexandre, à Marseille, presque à portée de voix de Villeneuve sous Avignon, ma petite enfance avait retenu le mot *oustacha*, le Croate tueur étant membre de cette société secrète. À l'âge où je connaissais mes six voyelles et où ma sensibilité fonctionnait déjà aux distiques cornéliens, mes oreilles reçurent cet éclat de shrapnel à l'impact indélébile : SARAJEVO. Un mot qui m'inventait des féeries planétaires pour quand je serais grand. Bravo Sarajevo.

Et quand vous apprenez, sur les bancs de l'école, que le conscrit réfractaire, déserteur, un vrai de vrai quoi ! dont le revolver a fait huit millions de morts, y compris l'archiduc prince héritier et sa duchesse, s'appelait Princip, Gavrilo Princip, alors s'installe dans votre esprit comme une nécessité cosmique, principielle et souveraine, l'assassinat justicier. Tous les régicides ne sont pas écartelés, ne sont pas décapités sur l'échafaud, monsieur mon professeur d'histoire. Gavrilo Princip n'a pas seulement réussi son double régicide, mais il a déclenché le plus grand événement mondial de l'Histoire. Le pont où il a tué le dictateur de son peuple s'appelle le pont Princip. Il n'a été condamné qu'à vingt ans de prison. Et, s'il n'était mort en prison (on a dû l'y aider..., on a ramené son corps en triomphe à Sarajevo), il aurait pu devenir un super-Tito. Le justicier de Sarajevo était plus jeune que celui-ci de deux ans. En France,

pays des droits de l'homme, nous n'avons plus d'assassins justiciers, seulement des Villain, des tueurs de justes, de Jaurès.

Ma sensibilité d'enfant avait été formée à l'héroïsme de la Résistance française. Devenu le plus jeune membre du Parti, à la cellule de ma fac, je ne tardai pas à apprendre qu'il y avait quelque chose de plus grand que la Résistance française : la Résistance soviétique, pays, l'Union soviétique, aux vingt millions de héros et de victimes antinazis. Mais, lorsque je ne pourrai plus m'empêcher de dire à haute voix qu'il y avait quelque chose de plus grand encore, *mutatis mutandis*, que la Résistance soviétique, la Résistance yougoslave, il sera temps pour moi d'éviter l'exclusion du Parti par mon départ sur la pointe des pieds. Les héros soviétiques tirant depuis leurs chars sur les ouvriers rebelles de Budapest, je vous les laisse. Si c'est cela, Marx, plutôt Blanqui que Marx.

De la Yougoslavie, j'aurais voulu découvrir en premier celle qui m'avait brûlé le cœur, celle des maquis, des lieux d'exécution, des holocaustes. Je ne vais pas me prélasser sur Ljubljana, la capitale slovène si romaine dans son antique, si austro-germaine dans son moderne, dont le nom commence comme le mot amour (*lioub !*) où je l'ai fait, lioub-lioub, dans son vaste parc Tivoli, avec un komsomol aussi antistalinien que pro-hollywoodien, qui se souvenait d'Attila le Raseur et de Bernadotte le Gouverneur.

Non, toute la Yougoslavie était devenue grotte, *jama*, et nous offrait le brûlant de ses tripes, dans celle de Postojna, la plus démesurée d'Europe, que nous arpentions, même pas, trop vaste, trop labyrinthique, où nous roulions sur son petit train électrique. Les stalactites (tête) nous tombaient sur la tête, les stalagmites (monte) nous montaient dans la braguette et, au bord de la rivière aux axolotls, aux protées, je voyais des anguilles qui apprenaient le maniement du fusil-mitrailleur. Postojna a inventé, depuis la nuit des temps, le surréalisme de calcaire, bien avant les surréalistes de papier parisiens. Pourquoi, demandais-je au guide, qui avait le corps souple d'un congre, aucun diorama, sur le seuil de cette grotte, n'accueille

le visiteur, pour lui enseigner qu'ici, dans ces anfractuosités, la Résistance yougoslave a humilié jusqu'au sang les seigneurs de l'armée nazie ?

— J'en parlerai au camarade Tito, me répondit-il.

Ce peuple abnégateur, héroïque était pauvre et beau : il avait en outre de l'esprit. J'en étais définitivement amoureux.

À Pula, nous avons gonflé nuitamment notre matelas pneumatique, au pied de la voiture, n'importe où, au hasard de notre fatigue. Des casquettes à étoile sont venues nous réveiller. Déguerpir, fissa, *military zone* ! L'Istrie, pensez donc, ce mirador de l'Occident ! Aux beaux hôtels de la mondaine et ennuyeuse Opatija, les parvenus de tous les régimes dorment dans des draps de soie.

Que de générations d'amoureux du soleil, de la mer, de la volupté ont su jouir sur ces îles, sur cette espèce de Tahiti méditerranéenne à domicile. Soutanes et pirates compris. D'une étonnante richesse, leurs vestiges. Il est vrai que... les Turcs n'ont pas pu s'y installer. Cette côte est restée à travers les siècles aux bons soins d'une même famille ethnique : Grecs, Romains, Vénitiens, titistes... Que d'aires balnéaires ! Que de palais patriciens, de villas de favorites ! La mer y est fruitière, thalasso-thérapeutique ; la terre y est florale, olivière, bachique, voire palmière. La végétation est tropicalement luxuriante, méditerranéennement luxurieuse. Que de lauriers-roses ! Les criques sont pécheresses, aromatiques. Les tonnelles ont des tuiles rondes bien de chez nous. Le romarin vous excite la sensualité. Votre corps, émoussillé par l'alcool pur du soleil, frôle des balcons ouvragés, des arcades, des portiques, des loggias, des beffrois, des cloîtres. Le style roman vous cisèle des gorges. Le brio tellurique gicle en geysers, plonge en cascades. Des épaves de fioles de marasquin jonchent les bénitiers. Les surfaces de lazuli sont reines. Parfois, limpides et marines, elles vous offrent le spectacle de villes englouties. Des jeux folkloriques, chevaleresques habillent votre regard de costumes bariolés, l'entraînent dans des danses locales.

À Rijeka, l'ancienne Fiume (*rijeka* en slovène veut dire « fleuve »), cent mille Rijekains jouent du couteau à écailler le poisson en fumant l'herbe blonde. À Zadar, la romaine et épiscopale, on biennale la peinture, la photographie, la musique, à l'ombre de son vieux lion de saint Marc. Zadar a donné six empereurs à Rome. Qui dit mieux ? Devant Shibenik, pas moins épiscopale, palatiale et balnéaire, pendant que vous attendez le bac, les langoustes des îles Kornati, en face, sont en quête de sauce américaine. Et, comme en toutes choses, c'est le *grossium vedettum* qui attire le *pecus* itinérant, vous vous posez sur Split, cette ex-Spalato, Salone-les-belles-fouilles. D'être né sur ce cap phallique ne vous conduit pas d'office au Capitole, mais le natif obscur, devenu général à la pointe de son glaive, le Dioclétien qui y fut couronné Imperator Magnus, reçut la grâce du dieu des éditeurs de guides touristiques. Cet inventeur de l'impérialat collégial pensait surtout à sa retraite. Dans sa ville natale, il se fit construire un sam'suffit pour satrape paranoïaque : un palais du bord de mer en granit, marbre, sculptures venues d'Égypte en bateau, où les couloirs étaient des boulevards, la kitchenette une grande surface mammouth, le tout clôturé comme un camp romain. Le coup de génie de cette construction bien conservée fut le gigantisme de ses dimensions, qui lui épargna la ruine inhérente aux constructions de l'époque. Car, si ce mégalopalais fut bien conservé, ce ne fut pas le fait du talent de ses architectes, mais parce que, vaste comme une ville, il fut colonisé par les indigènes, des chrétiens persécutés, qui y bâtirent leurs maisons, leurs rues, leurs quartiers. Split est une ancienne résidence secondaire aménagée en ville, par ses occupants hongrois, autrichiens, vénitiens... Plus de cent mille habitants aujourd'hui. Imaginez que votre rue, votre immeuble, votre paroisse, votre Monoprix, votre bistrot, votre école, votre commissariat se trouvent à l'intérieur du château de Versailles, un château en matériaux égyptiens. Tous les enfants de Split doivent être des poètes, des Arthur du Harrar. Le *must* donc des agences de voyage.

M'attardant à Split comme un candidat copropriétaire, j'ai peur, en entrant à Dubrovnik, d'être tenté de vendre ma montre pour m'y installer définitivement. Vous traversez un village célèbre pour ses deux platanes saint-louisiens de... treize mètres de tour et vous voici à Dubrovnik. Dubrovnik, Venise, Naples, villes avec lesquelles la souffrance est à prévoir, celle de la plaie qui s'ouvre en vous au moment de les quitter. Je m'appelais Raguse ; j'étais république libre, métropole de marchands, amateurs d'art et d'esclaves. On me surnommait l'Athènes, la Venise slave. Si belle, si enviable, que le jaloux Allah, qui ne réussit pas à me turquifier, me cassa la baraque à coup de séisme. Blessée, mais renaissante, ma séduction s'en accrut. Crinolinée dans mes remparts, blanche et tuilée dans mon écrin vert.

Elle a la vie des flots, la belle néréide. Bof ! après tout, tes portiques, tes arcades, tes cloîtres, tes balcons, tes façades vénitiennes, le corset de tes tours, tes ruelles patriciennes, ton gothique palais des Recteurs, tes couvents, tes festivals, illusion lyrique pour goujats de province, que tout ça ! Dubrovnik, je te vois fondre à l'approche lointaine du Taj Mahal que je vois monter du fond de mon compteur kilométrique. Sur la corniche panoramique, j'ai rencontré un petit Français qui attendait depuis des semaines la sortie de prison de son copain parisien. En entrant dans un bureau de poste, celui-ci était tombé sur l'inévitable icône chamarrée-médaillée du maréchal. En vrai titi, il prit la pose du chasseur et simula un tir au fusil sur Tito. Dénoncé, il fut embarqué, jugé et mis aux fers. Bravo, il avait mis dans le mille.

Sur cette Riviera dalmate sans palaces de béton, sans snobs, brute, pauvre et pure (va-t-elle le rester longtemps ?), on apprend que côte d'azur et grandeur peuvent rimer. Les bouches de Kotor (Cattaro) sont un labyrinthe de fjords, mais elles n'en ont que le dessin. Ce coin fjordique de Dalmatie est anti-norvégien.

Le Kotor est le Colorado de l'Europe. Touristiquement les deux phénomènes sont à la même hauteur. Mais il manque au Kotor les feux d'artifice de la publicité américaine. La nature

sauvage s'en accommode mal. C'est pourquoi la pure grandeur est du côté du Kotor. Le Colossalrado mérite son titre de Canyon grandiose. Grandiose il l'est, quand, de quelque belvédère vous l'avez tout entier dans votre faisceau optique.

Le Kotor, ce labyrinthe, a en plus la profondeur. Il n'y a pas de vraie grandeur sans profondeur. Je connais mieux le Colorado, où mon corps a souffert, que le Kotor que je n'ai frôlé que par sa route aérienne, qui serpente de sublime en sublime vers Cetinje (Tsétinyé) : découpures, golfes, bassins, détroits, îlots, gorges, lacs, ravins, aucune photo unique non aérienne n'est capable d'en donner l'image. Cette résistance à la claire représentation de l'esprit est sans doute la clé de sa grandeur. La vraie grandeur est sauvage. Humanisé, gadgétisé, le grand tombe dans le grandiose. Le canyon du Colorado a un grand défaut : tout y est étalé en un gigantesque empilement de grande surface, tassé horizontalement dans un grand vide : immanence. Rien n'y évoque la hauteur, la transcendance.

Colorado : terre des pionniers, des cow-boys, des seigneurs de la Technique exterminant les indigènes. Du côté du Kotor, vous sentez, dans une atmosphère de chartreuse, sans besoin de tambours ni de trompettes, que là, pendant des millénaires, se sont joués des westerns où les héros, des cents et des mille, n'étaient pas des play-boys de cinéma, où l'hémoglobine n'était pas du chiqué. Kotor (Monténégro), dans l'axe de la Macédoine, de la Serbie, de la Bosnie-Herzégovine : si leurs ressortissants avaient eu l'âme mercantile et les moyens américains, les westerns historiques qu'ils auraient pu mettre en scène auraient ravalé au rang d'opérette le western d'outre-Atlantique.

Kotor la byzantine, vieux rempart de l'Occident, a maintes fois été assaillie par les Turcs, qui s'y brisèrent les dents. Vous voyez d'ici les chevauchées fantastiques. Beaucoup d'antiques cyprès, à Kotor, l'arbre plus que jamais du recueillement tragique. Et là-haut, au sommet du mont Ovtchen qui brave l'abîme dantesque, il faudrait pouvoir lire les silences du mausolée de Niégoch, le jeune prince-évêque régnant du Monténégro,

le poète fondateur qui, dans sa langue, ne fut pas indigne du Florentin de la *Divine Comédie*.

Et les pirates ? Où sont-ils ? Foutu littoral ! J'étais venu pour m'enrôler chez eux et je ne trouve que des pédalos. Tenez, Sveti (saint) Stefan, qui vous rapproche de ces apaches d'Albanais, était un nid de pirates, derrière ses remparts. Cet îlot de poche, à portée de canne à pêche du rivage, est si fragile, si instable qu'on lui a passé (la nature ou l'homme) la laisse d'un cordon littoral. Et le village aux tuiles provençales qui le couvre entièrement, on l'a transformé en hôtel. Split est un palais-ville. Sveti Stefan est un îlot-village-hôtel. Maisons de pêcheurs transformées en appartements, en suites, en échoppes, en salons de coiffure pour artistes, gens de lettres, politiciens cosmopolites. À côté, l'ancienne résidence d'été de feu la famille royale.

Enfoncez-vous plutôt dans le Monténégro, puis, en contournant l'Albanie, le Kosovo – Kos-ovo, recueille-toi, pèlerin – la Macédoine : Titograd, Peteh, ville sainte des orthodoxes, Pristina, Skoplié, Titov Vêles, le Vardar. Voiture tout-terrain recommandée. Sur la frissonnante pierraille noircie par l'épaisse forêt, notre petite voiture d'alors tombe soudain en panne. Aiguille du compteur d'essence à zéro. Les caillasses aiguisées, qui tambourinaient sous le châssis, ont fini par arracher le bouchon de vidange du réservoir. Avec un tronçon de branche taillé au couteau, entouré d'un chiffon, j'en fabrique un qui tiendra le coup jusqu'à Paris. Mais l'essence ? Nous étions dans un coin si perdu qu'il a fallu attendre toute la journée le passage d'une voiture (une Mercedes de touristes allemands) qui nous fit don d'un bidon. De ce Monténégro renfermé, j'ai gardé le souvenir de quelques troglodytes : des enfants, des femmes fagotées comme des gitanes, qui accouraient pour nous vendre des myrtilles dans de grandes boîtes d'écorce de leur fabrication, truquées. Vraiment bon marché à la vue de leur récipient. En réalité, celui-ci avait un double fond et ne contenait qu'une rangée de fruits ! Le brigandage n'est plus ce qu'il était.

C'était le lac albanomacédonien d'Ohrid, aux portes de la Grèce, qui nous attirait, non pour retrouver des ossements

franco-anglo-italo-gréco-serbes ou peut-être austro-germano-bulgares de la campagne de Macédoine (cette Macédoine, quelle macédoine !) mais pour y déguster la truite spéciale d'Ohrid aux herbes du pays, ramasser les petites tortues qui piétonnent sur la route, le soir, par armadas, voir pêcher à l'archaïque les anguilles de la bourgade préhistorique de Struga, dans le Drin noir. Venues ici, ces anguilles par quel affluent, quelle rivière s'abouchant à l'Atlantique ? Par la mer Adriatique, la mer Égée ? Ésotériques anguilles. Envoûtante Ohrid ! Voyage dans les souterrains de la préhistoire. Sois ému et tais-toi.

Les anguilles et les truites d'Ohrid, dans cette Macédoine arriérée, bout de l'Afrique du Nord, de la Calabre yougoslave, sont plus coûteuses qu'à Plitvitsé, qui s'écrit Plitvice. Plitvitsé, sur la route croate qui, de Zagreb cherche sa route vers la dalmatienne, est une spécialité de la nature dinarique que vous devez mettre dans votre assiette de touriste. Rien de semblable ne se trouve dans votre continent d'origine. Plitvitsé est une cascade démultipliée en lacs. Entre le sommet où l'eau va tomber et la base où elle a fini de tomber, s'égrènent seize lacs. Une chute d'eau donc qui sait prendre son temps, s'étendre à l'horizontale et rêver. Autour, les forêts de conifères sont si majestueuses !

Alors, en cours de route, on s'arrête, s'étale, creuse son nid d'eau, un, deux, jusqu'à seize, afin que s'y reflètent l'émeraude de la nature et le lazuli du ciel. Le Yougoslave, quand il n'est pas un franc-tireur accroché à sa montagne, est un poète. Sa *domovina*, sa patrie aussi. Seize lacs qu'il faut saisir, de un à seize, avec ses jambes, afin de voir dans la moire de leur tissu liquide s'iriser les couleurs des drapeaux du monde entier. Car, dans cette jungle balkanique où les hommes ont tant joué avec la balkanisation, la fragmentation, la division, quel signe la nature a voulu envoyer à travers ce chapelet de *lacs, lake, lago, loch, see, limné, jizero, ozièro, göl, daryacheh, sebkha, chott, iké* en japonais, *järvi* en finnois, *danau* en indonésien et le seizième *axayacatlauitzotl* en aztèque, sinon celui de la solidarité ?

Mon copain ne veut prendre sur la banquette arrière que des sapoutniks qui soient des filles aguichantes. Pour quoi faire ? Il n'arrive pas à comprendre que nous sommes chez un peuple de héros et d'héroïnes. Dans le parc national de Plitvitsé, deux petites mignonnes qui attendent le car. Trop timides ou farouches pour nous faire signe ; nous les convainquons de monter. Graines d'héroïne de la race des partisanes ou aventurières alléchées par notre immatriculation française ? Ces deux sœurs vont à Zagreb (pour faire carrière dans la métropole du cinéma ?), où nous les lâchons, aussi silencieuses au départ qu'à l'arrivée, et rougissantes au moment du baiser sur la joue. Collégiennes au langage incompréhensible et au charme non moins mystérieux. Quelle arrière-pensée, après la photo, me pousse à leur demander leur adresse ? Je regarde aujourd'hui cette diapo et leur nom écrit de leur main sur un dépliant : Rodmila et Miriana Boshkovits, *ulitsa* (rue) Dim. Dimitriyévitche, à Nish. *Dovidiéna, lutké, arrivederci*, poupées ! Nish est sur la route de la Grèce, de l'Inde.

Plus que de la chair, c'est de l'âme yougoslave que je veux m'imprégner, jusqu'à la déchiffrer. Elle est aussi muette et fermée que les montagnes où nous nous enfonçons.

La Yougoslavie est plus forte que n'importe quel pays de la riche Europe ; je veux parler de force d'âme. Aucun peuple de la riche Europe n'est capable, comme le peuple yougoslave, histoire à l'appui, de sacrifier unanimement sa vie pour défendre son sol. Avez-vous sondé le regard que le pauvre Yougoslave pose sur vous, riche ressortissant de l'Europe, lui qui sait pouvoir endurer le martyre et la mort pour défendre le peu qu'il a, et qui sait de vous qu'à la moindre menace vous vous aplatirez sur vos richesses ? Vous avez visité la tour des Crânes de Nish. Ces Turcs, quels sadiques, vous dites-vous ! Ne commettez-vous pas un contresens ? Cette tour des Crânes n'est-elle pas le résultat de la farouche résistance patriotique des Serbes, plus que de je ne sais quel sadisme inhérent aux Turcs ? La France a un Oradour. La Yougoslavie en a dans tous les coins de son territoire. À Kraguyévats (Kragujevac), entre Belgrade et Nish (une

quarantaine de milliers d'habitants), en un seul jour, en 1941, les Allemands fusillent sept mille hommes et adolescents à partir de quinze ans. Va te recueillir à Kraguyévats, pèlerin ! Le bilan de la Résistance yougoslave est le suivant : un Yougoslave sur neuf tué dans la lutte européenne contre le nazisme (un million sept cent mille). Comme si la France avait eu quatre millions de tués et de fusillés dans cette même lutte. Quatre millions (et plus) de collabos, plutôt...

Vous avez compté combien de crânes et de niches à crânes autour de la Tchélé Kula de Nish ? Un petit millier. Mais, sur une colline voisine de cette ville, qui n'avait qu'une demi-douzaine de milliers d'habitants, pendant la dernière guerre, plus de douze mille patriotes ont été fusillés par les nazis. Un habitant sur cinq ! De 1941 à 1945, plus de cent mille femmes partisans prirent les armes, lieutenantes, capitaines, commandantes ; un quart périt en combattant. À ajouter aux trois cent mille femmes qui ne revinrent pas des camps de concentration. Yougoslavie, Héroslavie : pépinière de Jeanne d'Arc. Terre des plaies béantes, des charniers de la haine, des croix, des tombes. Napoléon écrase les soldats croates. Une brigade de partisans prend d'assaut le château de la milice pronazie de la Garde blanche et les tue jusqu'au dernier. Le couteau qui décapite, le plomb qui mitraille, vieilles connaissances de ces Balkans, sanguinaires dans la conspiration, implacables dans la vengeance. Trente ans avant l'assassinat par un Croate d'Alexandre I^{er} de Yougoslavie, à Marseille, un autre Alexandre I^{er}, roi de Serbie, est assassiné par ses officiers, avec sa femme, dans leur palais et leurs cadavres jetés par la fenêtre.

Au Monténégro, ce maquis des maquis, redouté des armées régulières, où l'on ne sortait pas sans son fusil, l'esprit de clan et de vendetta avait fait de l'épanchement de sang un des beaux-arts. En 1925, un député monténégrin tue à coups de revolver, en plein Parlement, le chef du parti paysan croate. Le grand-père de Djilas le Monténégrin, compagnon préféré de Tito, puis dissident, découpe, après avoir refroidi le tueur d'un de ses parents, son cœur en morceaux. Il sera tué, comme furent tués

les frères, parents, grands et arrière-grands-parents de Djilas. L'extraction du cœur des tués se pratiquait encore parfois dans la Résistance. Jadis, pour assouvir les haines, il fallait que le cœur encore battant du Turc égorgé fût arraché à la main de la poitrine et jeté aux chiens. Aztéquépouvantable ! Les oustachis croates d'Ante Pavelitch le fasciste arrachaient les yeux de leurs victimes et les collectionnaient dans des paniers. Vieille tradition balkanique. Vers l'an mille, le fameux Bulgaroctone ou « Tueur de Bulgares », Basile, l'empereur de Byzance, fait crever les yeux à quinze mille ralliés bulgares infidèles, qu'il renvoie, en laissant un borgne par centaine, pour servir de guide, à leur roi qui en meurt, foudroyé.

Y a-t-il encore des merles en Yougoslavie ? Cet oiseau de deuil se dit *kos*, une syllabe que vous hésitez à prononcer, ne sachant si elle a du martyr l'éclat de la gloire ou du deuil la sombreur. Kosovo ou champ des Merles, en Vieille-Serbie, sur la route des invasions asiates, est l'anti-Poitiers. Poitiers en Poitou est le champagne du Français, comme Kosovo est la potion d'amertume de l'Héros slave, et même des Magyars, leurs tuteurs. Là, à plusieurs reprises, le quartier de viande humaine y connut un destin charcutier. Avant même la prise de Constantinople, et jusqu'au début de notre siècle, les Serbes, aux prises avec les Asiates mahométans de Turquie, y perdent franchement la tête, j'allais dire tranchement, dans un sens très guillotiner. Le Serbe se rue sur le sultan Mourad, le poignarde, pour mourir aussitôt égorgé. Une mêlée de tous les diables s'ensuit et c'est la mise en perce de dix mille cardiovasculaires. Depuis, chaque printemps, des pivoines couleur rouge sang fleurissent sur le vieux champ de bataille de Kosovo.

Le Turc est vainqueur ; il pénètre à couilles rabattues dans l'Europe balkanique, empalant tout sur son passage. Comment voulez-vous que des têtes chrétiennes coupées il ne fît pas des arcs de triomphe ? Sauf les chères têtes blondes des J2, miam-miam, raflés pour servir de mignons, de janissaires au sultan. Cris et pleurs des mamans suivant, sous les coups de fouet, les

couvées de leurs enfants kidnappés. Il faut lire Ivo Andritch, ce pontonnier de la Drina, Nobel 1961.

Les penseurs de la rive gauche de l'Hexagone doivent une fière chandelle historique à ces sous-développés de Yougoslaves. Si, à travers les siècles, ce peuple avait eu aussi peu de couilles que les soldats français, cette armée ultramoderne dont on sait qu'elle n'a cessé de se faire mettre, de Maginot 1940 à l'Algérie, en passant par Diên Biên Phu, les Français seraient aujourd'hui musulmans et parleraient turc. Réfléchissez, les historiens. Il faut raser l'église Saint-Germain-des-Prés et construire sur ses fondations un arc de triomphe à la Héroslavie.

En 1941, la France ne connaissait même pas le sens majuscule du mot Résistance. Cette année-là, le Monténégro, ce pays « basque » yougoslave, s'était déjà révolté contre l'anéantissement et se libérait. Hitler, le docteur Éclair, avait donné l'ordre, dès le printemps, d'anéantir le pays des Slaves, *die Sklaven*. Raser gratis leur géographie. Il transforme Belgrade en ruines à coups de bombardiers ailés et ses chars passent l'aspirateur sur l'armée yougoslave, balayée en huit jours.

De quoi, de quoi ? De nouveaux Turcs à croix gammée vouloir brûler nos villages ? En quelques semaines, le peuple avait gagné ses montagnes, pris le maquis, ses troupeaux avec, pour l'intendance. Mais le peuple yougoslave a toujours été à faces multiples, à courants contradictoires. Il est ici orthodoxe, là catholique ou musulman, entre les deux communiste ou royaliste. Dans les forêts, l'union sacrée entre les *tchetniks* (francs-tireurs) nationalistes (Mihaïlovitch), et les *tchetniks* titistes, ce n'est pas demain la veille. Pour les maquisards nationalistes massacreurs de plus de cent mille musulmans et les oustachis croates massacreurs d'orthodoxes, de communistes, de juifs, plutôt Hitler que Staline. Quel sac de nœuds ! L'éternelle guérilla civile. Foutus Balkans ! Une serrure inviolable sans clé. Heureusement le Croate Joseph Broz, dit Tito, ouvrier serrurier compétent et fédérateur de vocation, vint.

À une époque où les champions du marathon de la trouée de Sedan ne pensaient qu'au marché noir, les Yougoslaves

immobilisaient quinze divisions de la Wehrmacht, au prix de leur sang. Les spécialistes sont d'accord pour reconnaître que le chiendent yougoslave a retardé de trois semaines la déclaration de guerre de Hitler à la Russie. Trois semaines de belle saison en moins, donc trois semaines en plus accordées au général Hiver, qui, comme l'on sait, fut le vainqueur de Stalingrad, comme il l'avait été de Napoléon. Le peuple de Tito vainqueur indirect de Stalingrad ? Réfléchissez, historiens.

Dans la petite ville de montagne de Iaïsé (Jajce), une modeste rivière se jette en cascade dans une grande rivière sous-danubienne, comme l'histoire locale se jette dans l'histoire européenne. C'est là qu'en novembre 1943 naquit, dans la clandestinité, la Yougoslavie moderne. Il fallut beaucoup de compétence, encore plus de ténacité, au conseil de libération nationale du serrurier Tito, pour imposer son pouvoir exécutif au panier de crabes de son pays. Les lieutenants de ce Croate sont serbes, Slovènes, monténégrins et ses ennemis de toutes nationalités, et même Staline, qui n'aidera sa Résistance que sur le tard. Broz-Tito divise son pays en deux régions autonomes et six Républiques fédérées. Les grandes communes y pratiquent l'autogestion. Et comme ce franc-tireur a l'envergure d'un chef d'État, il s'impose, même à Staline, en s'y opposant, au point que, plus tard, la décentralisation, la débureaucratiation, la déstalinisation titistes serviront de modèle.

Sarajevo-l'émotion. Du calme, tu approches de Sarajevo-l'émotion. Ce nom polarisa beaucoup d'émotions de mon enfance. À Sarajevo, ville bosniaque du Bosniaque Gavrilo Princip, a pris sa source l'un des deux plus grands fleuves de l'histoire de l'Europe du XX^e siècle.

Le quinquagénaire héritier des Habsbourg, l'homme du Nord moustachu et violent, arrivait dans les maquis de sa colonie du Sud, pour assister à des manœuvres militaires. Il est accueilli par les pruneaux de plomb d'un enfant du pays. Y eut-il, en Provence occupée par l'étranger, beaucoup d'assassinats justiciers de chefs occupants envoyés également par la dictature du Nord ? Aucun.

Quand on a vingt ans et que l'on n'est pas un jeune pourri, il y a toujours des salauds, des occupants sur le territoire de votre ferveur.

Autour de la vallée d'un obscur sous-affluent danubien, voici l'amphithéâtre de montagnes de Sarajevo, libéré par Tito au début de 1945. Au pied de la citadelle, je ferme un instant les yeux, pour échapper à la déception inhérente à toute réalité et je communique avec l'image de mes rêves. J'achète dans une basse ruelle un fez à pompon, rouge comme le sous-sol de la terre yougoslave, le coiffe et arbore ma pipe comme un houka. Nul ne m'en voudra de ma gueule, plus proche de celle d'un Germain que d'un Ottoman. Ici cohabitent le blond et le brun, le Slave de la croix et le prosterné du croissant. Sous les espèces de l'étoile rouge. Les champs de tabac (blond ou brun, selon que vous fumez la cigarette ou *loula*, la pipe) sont épanouis. Et comme en Bosnie-Herzégovine nous élevons le roi des vins balkaniques, le *jilavka*, les cassolettes de café turc sont souvent pleines de cet or liquide à la vertu émeutièr.

Nous avons rendez-vous avec un journaliste en chef local, vieux Parisien d'adoption retourné au bercail, que nous avait recommandé un ami. Il nous reçut comme un pacha et, comme son faste n'avait d'égal que sa fidélité, il devint et resta notre ami. Au bout d'une heure, sur la terrasse princière autant que populaire du plus grand hôtel de Sarajevo, j'en savais assez sur lui pour lui déclarer : « Vous êtes le *jilavka* des journalistes yougoslaves. » Un tel compliment, ça s'arrose. Et notre play-boy du journalisme serbo-croate de commander une troisième bouteille.

— *Pivo* ? vient nous demander le *cameriere* en queue-de-pie.

— Va te faire voir chez les *cathodiques*, eh ! avec ton *pivo*. Du *ji-lav-ka*, du *bel vino* pour notre museau, et pas de la petite bière.

Pivo : bière. *Bel vino* : vin blanc. Ce qui n'empêche pas le *jilavka* d'être doré verdâtre. Quant au vin rouge, il se dit, dans ce pays d'anarchistes, vin noir : *ceurno vino*.

Nous dégustons le *jilavka*, la fine fleur du journalisme héroslave. À Orgosolo, village de Sardaigne bien connu pour ses

bandits, le pastis que je trinquais avec ces apaches n'avait pas, dans ma gorge, le *cantabile* du nectar bosniaque.

— *Pivo, molim vas*, commandent au *cameriere* les attablés de notre voisinage. Boire de la bière au pays du *jilavka* ! Faut être un Allemand ! C'est à Mostar-le-vieux-pont, en Herzégovine, à côté, pas très loin de Dubrovnik-les-fines-fourchettes, qu'on élève le *jilavka*. Vin dont le bouquet a obtenu, se vante l'étiquette, la médaille d'or à l'exposition 1937 de Paris.

— *Gross-pivo*, recommandent nos velches, qui roulent néanmoins Mercedes.

Notre ami journaliste, spécialisé dans le culturel, me parle avec ironie de ses confrères parisiens, se plaint de leur frivolité, de leur vanité.

— Petite bière, à côté de la putasserie talentueuse de leurs confrères télévisés.

— La télévision, mon cher, est au journalisme de papier ce que l'aristocratie est à la roture.

— Tu l'as dit, camarade voïévode.

— Au fait, comment se porte-t-elle aujourd'hui, votre télévise culturelle parisienne ? Y connaît-on Ivo Andritch, notre Nobel bosniaque, notre Homère ?

— *Pivo*, re-recommandent nos voisins de table, qui rotent comme des épiciers bavarois.

— Ivo Andritch ? Notre télévise parisienne, qui ne connaît pas encore la syntaxe, devrait d'abord connaître les éléments de la déontologie. Nous avons un brillant bachelier qui fait sa télévise sur le book business, le vendredi soir, sous les ordres des magnats de l'édition. Il ratisse large dans le landerneau de l'épicerie audiovisuelle. La télévise étant la dictature du quantitatif, peut-on lui reprocher d'être un béotien étanche aux vraies valeurs esthétiques ? Je venais de sortir un grand livre sur l'Afrique noire, où je racontais, entre autres, comment j'étais entré clandestinement en Afrique du Sud, pour témoigner contre l'apartheid et avais échappé de justesse à la prison. Livre applaudi par la presse. Notre putain de service fait une télévise sur l'Afrique noire. Qui invite-t-il ? Un plumitif de l'Académie,

défenseur de l'apartheid, qui d'ailleurs avait été son patron. Mais ce serait trop long de vous expliquer pourquoi ce tricheur à succès a peur de moi, de mon verbe franc.

Le *konobar* nous apporte une *sarma* enroulée de feuilles de vigne et une autre valseuse de *jilavka*.

Nous sommes à une chute de siècle où la soif de pureté et la soif de sang coïncident. Il faut souffrir, *O machinetta nostra*, sur les verrues et les varices de cette terre hémorragique, l'Herzégovine. Ici les cactus de la Résistance ont fait blanchir bien des poils de la moustache de l'ogre de Berlin. Encore un effort sur les nids-de-poule de la piste et, à Vishegrad, nous nous baignons dans la Drina. Les arches de pierre de l'interminable pont turc, le pont Ivo-Andritch, bien sûr, sur la Drina, ont été restaurées depuis la guerre. La Drina aux beaux canyons. Il faut repartir, crever les nids-de-poule, les varices de la route acariâtre, jusqu'à Titovo Oujitsé, capitale de la douleur.

Titovo Oujitsé, c'est le géant Tito statufié parmi ses partisans. C'est le musée de la guerre nationale de libération. En le visitant, j'ai le souffle coupé et mes images se court-circuitent. Devant la statue monumentale de Tito, m'apparaît celle de Bernadette Soubirous. Sainte Bernadette l'immaculée, j'ai frôlé des dizaines de fois ta grotte lourdaise, puisque j'ai passé un long temps militaire à Pau, à Tarbes. Sans la visiter. Je sors mon carnet et y jette des bribes lyriques en vue d'un poème intitulé « Tito et Bernadette ». Je sue sang et eau. Lequel a plus de vertu curative, le sang des partisans yougoslaves ou l'eau de Lourdes ? Le pape qui a béni les troupes nazies pourrait peut-être me répondre.

J'entre à Belgrade, avec un certain retard, derrière Tito qui y entra, en octobre 1944, en colibérateur, avec le maréchal Tolboukhine, l'un des vainqueurs de Stalingrad. *Oslobodienté !* Libération ! Cette ville a été écrasée en trois jours sous les bombes gammées, au printemps 41 : vingt mille morts civils. Aussitôt occupées, ses ruines. Belgrade veut dire la « ville blanche ». Réduite, en effet, à un blanc, en attendant que le

soit – projet du condor de Bertchesgaden – la terre des Slaves, des esclaves.

Avenue et entrée triomphales du maréchal-président Tito. Ma boîte à fusibles est-elle à nouveau le jouet d'un court-circuit ? Je me vois entrant dans l'avenue Habib-Bourguiba (encore un professeur d'humilité chrétienne), ex-avenue Jules-Ferry-du-Tonkin, à Tunis, tandis que mes roues, qui cuvent mon *jilavka*, ont des frétilllements d'anguille. Dans une ville qui s'appelle « la blanche », vous vous attendez à voir les processions des filles de Marie, entourant le dais de quelque sainteté. Vous tombez sur Kalemegdan, le « champ du combat », et même de la guerre sainte, puisqu'elle est turque, cette citadelle qui surplombe le coït du Danube et de la Save.

Ville serbe accoutumée au pillage, à l'incendie, qui n'est serbe que depuis peu et qui, depuis, rafistolée, a troqué ses ruelles à babouches et à opium contre les combinats et les bétonnages de Novi Beograd, sur les alluvions de la rive gauche de la Save. Habitants graves, pas pressés, qui n'ont jamais eu le temps de beaucoup s'amuser, mais qui savent danser en groupe, comme jadis nos villages. Les prolétaires sont restés paysans ; les femmes sont corpulentes. Les soldats se tiennent par la main. Kalemegdan-la-mémoire, avec ses canons rouilles, a plus de charme que la nerveuse place autogérée Terazije ou que les pentes savodanubiennes qui résidentiellent à la vitesse du Smic. Touristes mensualisés, nous vous conseillons, dans ce gros village serbe parvenu de Belgrade (parvenu à la HLM), la visite du musée de la Résistance. Dans ce martyrologe d'un peuple, vous y ferez provision de vitamines C pour votre retraite de cadre.

Sur les grandes voies autoroutières de la riche Europe qui sont décommunicabilisantes, les « tombobilistes » foncent vers leur destin d'asticots pour des prunes. Tandis qu'ici, sur l'auto-route socialiste de la Fraternité et de l'Unité, construite avec les biceps de la jeunesse yougoslave et de ses amis européens, vous n'avez que deux voies de roulement, mais sur le goudron soporifique, de jeunes garçons, pleins de grâce, insaisissables comme

des anguilles, s'y promènent en jetant un défi à vos freins hydrauliques.

— *Shlyiva, momaco !*

Alors, comme cette route est souvent bordée de champs de pruniers, ils vous apportent de pleins caleçons de prunes. Ils vous invitent même à aller secouer les pruniers, tandis qu'ils tiennent grand ouvert leur caleçon pour la cueillette de ces fruits enivrants.

Entre Belgrade et Nish, avez-vous fait le crochet à Kraguyévats, capitale des fusillés ? (Sept mille hommes et écoliers fusillés en une journée par les nazis ; il faut le répéter sept mille fois.) Nous arrivons à Nish.

— *Gdé yé oulitsa Dimitri Dimitriévitch ?*

Nish est peuplé comme un grand chef-lieu de département. Il y a de la bétonnade lotie dans le quartier des Boscovitch, mais leur demeure est restée vieille serbe, comme la mémoire de la ville. Franchi le péristyle de grillages de clavier, nous entrons par la porte ouverte. Rodmila et Miriana sont dans la nature. Ont-elles trouvé chaussure à leur pied dans les studios de Zagreb ?

Dans ce pays de *zadrugas*, les familles ont des prolongements sans fin, un couple de collatéraux, une fillette et Ianko, quinze ans. Ianko ! Au premier regard croisé, je devine que nous nous attendons depuis toujours. Il est fin des pieds à la tête ; son visage est fait au tour. Sa peau claire est chargée d'émotion. Ses yeux limpides, francs de Slave pétillent de souple intelligence. Le père, grave, muet, apparaît accablé d'ans, mais surtout d'épreuves. Il m'offre l'image que je me faisais de l'obscur héros partisan qui n'est pas encore revenu de l'enfer. Qui n'a pas su faire carrière dans les marécages de la paix. On dirait qu'il a honte de son passé de héros. Sa femme apparaît, elle, encore plus vieille, plus paysanne et effacée que lui. Ses mains ont peut-être été brûlées par les canons des fusils-mitrailleurs. Elle sort du buffet bancal la bouteille de *rakija* et elle prépare la salade aux poivrons. Le héros retraité prend seul ses repas, comme au maquis, arrosés de godets d'eau-de-vie. Le vin n'est que la boisson

de ceux qui n'affrontent pas le danger. Je fais cul sec, verre après verre.

La vie de ce couple, de cette famille, quel beau récit qui ne demande qu'à éclore !

Retour à Paris. Retour à Nish. Retour à Paris. Chaque fois que j'écris à Ianko, la lettre me demande une journée. J'ai retrouvé mes manuels, mon dictionnaire serbo-croates. Je l'appelle conventionnellement *dragi prijateljju*, cher ami, jeune ami chéri. Une langue qui se décline ! Mais, au-delà de sa force corporelle, je le veux mon fils de l'esprit et du cœur. Notre correspondance dura deux, trois ans. Ma carte de l'Europe se mit à ressembler à une flèche : Paris-Nish. J'y descendais avec la même fougue que naguère à Naples. Avec la même culpabilité. Ce jeune garçon, dont le corps me restera étranger, comme celui de Giacomo, deviendra aussi, et pour cette raison, mon amour superlativement absolu. Mais il venait d'effacer le précédent superlatif de mon cœur, Giacomo. Quel nouveau superlatif ne le menaçait-il pas ? Chaque fois, au moment des retrouvailles, après une course haletante de Paris à Nish, c'étaient des moments éternels, cruellement fugitifs. *Jigulpa, jigulpa*, je bégayais. Mes bras voulaient saisir son corps aussi insaisissable que les anguilles de mon enfance. Nous *dipations*, nous nous *poljubitions*, nous nous *milovations*, nous nous *lioubakations* devant ses parents, fiers de leur jeune *francuski profesor*, tandis que sa vieille maman préparait la salade de *paradaïse*, de *yaya*, de *ciboule*, de tomates, d'œufs au raki. La sœur préférée de Ianko s'appelait Slobodanka.

Il m'écrivait, dans ses lettres, en caractères latins, qu'il voulait venir à Paris, qu'il apprendrait vite le français, qu'il n'avait pas besoin de chambre, puisqu'il coucherait avec moi. Avec ce verbe « je coucherais avec toi », *spavati*, que de films j'ai tournés avec ma caméra du dedans, que vous ne trouverez pas chez votre fournisseur japonais d'optique ! Mais tant de Giacomo, de Ianko, aux noms encore inconnus, m'attendaient, je le voulais, dans les autres continents !

Quand Ianko eut saisi ma réticence à l'envoiturier pour la France, il adopta une nouvelle tactique. Il chercha à me marier à Slobodanka, sa sœur de dix-huit ans préférée, la seule libre. Quel mal il se donnait à me le faire comprendre, à en devenir mime ! De mon « d'accord », la petite n'attendait, ses yeux baissés, les joues rosissantes, que la première syllabe, *da*, qui est celle de l'affirmation yougoslave.

Ma fourgonnette est mon liner. Mon sapoutnik Rémy n'est plus dans son assiette, depuis que j'ai privilégié un Écossais en kilt chargé à Venise. À Zagreb, Rémy ne mange plus, sauf de l'aspirine. Je lui confie ma voiture, sur un boulevard central, pendant que nous allons nous promener dans la vieille ville haute. À notre retour, plus de Rémy. Envolé avec son sac, sans laisser un mot. Un coup pas franc qui me touche au plus profond. Je tremble soudain à la pensée que mes portières non verrouillées auraient pu tenter les rôdeurs. Il m'aurait fait le coup en Italie, c'est ma voiture elle-même qui disparaissait. Je rentrais à Villeneuve sous Avignon en stop, méritant le surnom d'Indien ! Et s'il était parti en laissant les portières ouvertes, sur cette avenue passante ? Je laisse mon Écossais à Belgrade. Il aurait pu me faire cadeau de son kilt. En caleçon, il aurait fait florès, cet échalas rouquin, sur la place Terazije.

Ianko ne m'attendait pas. Et nous nous *milovations*, nous nous *poljubitions*. Les *tchévaptchitchi* sont plus juteuses ; la *rakija* a couleur et goût de prunelle. Son père en voie d'ébriété me raconte un coin de sa vie dont je ne comprends rien, sauf les gestes, mais j'ai les larmes aux yeux. Slobodanka ne sort pas de sa chambre. Pendant tout mon séjour (je dors sur un divan), ils laisseront sur une table ce que j'y ai déposé : bottes, pantalon pour Ianko, foulards, stylos, briquet, gourmette, porte-clés, livres, sachets de soupe. Et la guitare électrique ? C'était le cadeau rêvé de Ianko. Il connaissait mieux que moi le nom des rockers en vogue. Je n'avais pas réussi à en « organiser » une, pour mon Ianko qui jouait déjà de sa guitare ordinaire.

Frétillant à la droite du volant, il me fait visiter les lieux saints de sa ville, des environs. Il est à moi ; je n'ai qu'à tendre le bras. Pourtant, j'ai beau, à cette époque, éjaculer jusqu'à trois fois par jour et nuit (la cryptographie de mes carnets me le rappelle), je n'ai pas envie de jouir de son corps. Son épiderme, je le veux inaccessible sur l'armure de son âme. Ah ! s'il était voyou, qu'il ait le geste qui provoque, le désir qui se dévoile... Mais Ianko, mon amoureux habile mais pudique, est fils de héros ; il est mon héros.

— Tu viens avec moi, en Inde, Ianko ?

— *Chkola ! Chkola !*

Tu la feras buissonnière, l'école ! Or, j'avais un projet têtue : revenir de l'Inde avec un jeune garçon adoptif.

Sa maman dépose sur mon siège une brassée de sandwiches au gros pain gris, deux litres de vin noir, un panier de raisins muscats, comme pour son fils partant en charrette à la foire du bourg. Ce vin noir mal bouché, c'est vraiment du rouge qui tache. Une des bouteilles, pour l'avoir trop bien serrée dans une caisse de livres, a barbouillé en rouge violet la couverture jaune, reliée pleine toile, d'*Au-dessous du volcan*, qui a fait l'aller-retour avec moi. Pas de quoi souler les mânes de ce poivrot de Malcolm.

J'arrive à Skoplié, capitale de la Macédoine, sans Ianko ni Slobodanka, seul. Tout est encore ruines, jusque sur les cartes postales sans couleur. Je n'ai d'yeux que pour elles, aucun pour son caravansérail et autres turqueries. Le séisme de 1963, et ses deux mille victimes, avait résonné très fort, entre les murs de ma chambre parisienne, quand je l'appris.

Grèce ou Bulgarie ? J'avais gardé une image hugolienne du monastère bulgare de Rila. Je fonce donc sur Sofia. Le goudron a des absences. Des haut-le-cœur qui font se dévisser mes bougies. Le choc de la solitude, le surmenage et l'angoisse de la douane. Je rêve d'un bain bulgare d'eau minérale. Passer la frontière de nuit ? Avec mon fourbi en désordre, les douaniers vont me prendre pour un cambrioleur en fuite. À la torche électrique,

hurlant de rage, lançant des coups de pied, je me bats contre la pagaille, puis je m'écroute sur la banquette, un goulot dans la bouche.

À l'aube, après rasage, je bourre ma cache, sous le châssis, de tout ce que j'ai de plus attractif pour un regard de douanier. Je connais l'âme chantante des douaniers yougoslaves, mais le cactus de celle des Bulgares me fait peur. On m'a dit qu'ils n'ont pas oublié la défaite de Monastir, rebaptisé Bitola. Le beau monument aux morts ! Mon grand-oncle me racontait que son régiment était entré à Monastir, en novembre 1916, en chantant : « *Caroline ! Caroline ! Elle a un chapeau pointu* », de Vincent Scotto. On peut se tromper. Le douanier de Dimitrov-bleed, qui me sait en route pour l'Inde, me salue, la main au képi, d'un « Marco Polo ! ». Il est vrai que ma voiture allemande fait de moi un germanophile.

Vous prendrez bien un peu de Macédoine bulgare, après la yougue et la grecque. J'attaque la chaîne du Rhodope, où les plus de deux mille vous entrent dans les roues. Des forêts épaisses escaladent les ravins. Quelles envolées de sapinières ! La vie y est restée pastorale. Les villageois font sécher les feuilles de tabac sur des claies, contre leurs murs de pierres sèches. On a dû brûler beaucoup de poudre, dans ces cirques, pour chasser l'ours, l'aigle, le franc-tireur, le bandit corse.

Saint Rila, dont les reliques sont si vénérées par ce peuple communiste, dans son monastère, de quoi est-il mort ? Ce monastère, j'en ai vu qui avaient traversé l'Atlantique pour y pèleriner. « On ne trouve rien d'aussi sublime aux États-Unis », me disait un Américain. Forcément, il est du XIII^e siècle. Même si c'est un carré architectural, une espèce de place des Vosges transplantée dans le massif de la Grande-Chartreuse, de massifs de la Grande-Chartreuse, l'Amérique n'en manque pas. Ce qui est unique, c'est l'atmosphère, ces foules de paysannes, de pèlerins de Compostelle qui viennent y dormir une nuit, dans les dortoirs payants.

J'y passai ma nuit à l'extérieur, plutôt fraîche, sur un banc de pierre, à l'écoute de l'oratorio des sources d'eau minérale. Elles

y sont thermales, glaciales, radioactives, mais plus bényouïtes que sulfureuses. Vous n'avez pas envie de rire, dans ce lieu sauvage, terrifiant, pour Pantocrator en exil. J'ai piqué un jeu de diapos sous la barbe d'un pope de la boutique de souvenirs. Il ressemblait à une icône. Je n'avais pas de flash pour prendre les seules photos valables, de nuit. Chaque lieu insigne que j'honore de ma visite me doit l'hommage de quelque souvenir pour jalonner ma mémoire.

Rila domine la plaine de Sofia. Sofia, qui n'a rien de grec, porte un nom grec. Elle devrait s'appeler Yoghourt, mot bulgare. Vous en faites le plein, à chaque coin de rue, c'est donné même en buvant de l'eau minérale gazeuse. Les diapos de Sofia, avec leurs stalinerries monumentales, ne valent pas un clou.

Les pavés de ses avenues sont-ils laxatifs ? Je lis dans mon carnet : « De bon matin, en quittant la ville, diarrhée pressante. Je traverse la banlieue en serrant le sphincter. Je me soulage au bord de la route, au vu des automobilistes, des maçons. » Sont-ce là des petits faits vrais impérissables ? J'embarque une demi-douzaine de jeunes komsomols qui vont à Plovdiv. La caporale, en blue-jean, pète de santé. Elle m'offre, pour payer le passage du groupe, un flacon de pruneau. (J'en ai plusieurs litres, dans mes caisses, de la vraie slivovitsa dragoslave.) Pendant le voyage, la jeune brigade de boy-scouts met du vent dans les voiles en chantant des airs slaves, bulgares et français alternés. *Carmen*, *Guillaume Tell*, *Le Temps des cerises* et tout le folklore de chez moi, qu'ils me réapprennent. Mes oreilles ont gardé un souvenir enchanté de cette bulgarade vocale. Ils chantent bien, ces Slaves, lorsqu'ils le font en chœur. Les Bulgares, ces bougres, sont-ils vraiment slaves ? Têtes de Turcs, m'est avis. Les dos d'âne de la route me donnent la colique...

Kuku! En serbo-croate, *koukou* veut dire « hélas ! » Hélas quoi ? Hellas : j'y repasserai, au retour de l'Inde, dans ce pays que celui où je vais, l'ennemi de race, la Turquie, appelle Yunanistan. Oui, hélas ! répété en écho par les siècles, depuis bien avant notre ère...

Qui n'est pas follement ambitieux pour ce qu'il aime est un amoureux douteux. Voilà, ma Grèce, c'est pour toi, cet apophtegme. Quand j'étais au Japon, je fus rejoint par qui ? Par la Grèce, ses cent et quelque milliers de kilomètres carrés et ses trois ou quatre millénaires d'histoire. Japon, Grèce, deux petits pays découpés en dentelle dans la mer, privés tous deux de ressources naturelles. L'un avait eu un passé si brillant, qu'il avait créé la civilisation du monde, mais, depuis, n'était plus rien. L'autre n'avait rien été, avait dû tout importer, imiter, mais était devenu la deuxième puissance de la planète. Depuis ce jumelage dans ma tête, j'attends la réponse à ma question maniaque : pourquoi la Grèce, qui avait donné la lumière aux peuples de la Terre, n'était-elle pas devenue ce qu'est devenu le Japon ? À folle ambition d'un amoureux pour ce qu'il aime, folle question.

Le potache helléniste sait que, adulte devenu, il ira explorer, au cours de son voyage en Grèce, le corps de sa divine Athéna, objet de quatre années d'études, de fascination ; il ne sait pas que plus grandes sont les amours, plus noir est le deuil de leur dénouement. D'autres ont dit mieux que moi la passion de l'*alumnus* penché sur ses livres et dictionnaires grecs. Pour la vie, sa religion restera la Grèce. Là-bas a point la divine lumière à visage humain, et la beauté et la raison et la mesure et la sagesse de l'homme. Et quand son professeur d'histoire lui retracera les étapes de l'indépendance grecque, le collégien déplorera de ne plus pouvoir être Ypsilanti, Botzaris, Byron, pour voler, l'arme au poing, à son secours, dans les rangs du bataillon sacré.

Arrivé en Grèce, l'amoureux de l'Hellade, première donatrice au monde de lumière et de beauté, découvre un cimetière de ruines. Étant hellénisant, il est amoureux des ruines. Il est donc ravi. Il pâmoisonne. S'il avait été un contemporain de Socrate, il aurait été un antiquisant de l'Égypte, un amoureux de Chéops et il aurait condamné à mort le maïeuticien pour modernisme. Car il est né gratteur de squelettes. En Grèce, il a trouvé l'os de ses rêves. Une Grèce musclée de complexes industriels, de Sparte à Thessalonique, qu'on surnommerait le Japon de l'Europe, il

l'aurait reniée. Mais une Grèce sous-développée, avec un PNB de lanterne rouge mondiale, pourvu que ses moignons de Phidias restent intouchés, voilà qui fait honneur à l'humanisme...

Gibraltar et son faubourg Grenade sont redevenus chrétiens, après huit siècles de *reconquista*. À l'opposé, l'Occident est prosterné devant le Maure d'Orient, en lui abandonnant définitivement sa capitale européenne, Constantinople.

La prise de Byzance, parce qu'elle ne fut pas suivie de la reprise d'Istanbul, annonce le crépuscule de l'Europe, image agrandie de la décadence de Rome.

Est-ce que les Espagnols ont toléré que les Maures implantent leur Croissant sur une Afrique d'Europe allant de Gibraltar à Grenade ? C'est ce que tolèrent, sur leur péninsule, les Grecs, devenus indépendants. Européens, le zob musulman pénètre vos fesses par l'anus de votre ex-Constantinople. Au fil des siècles, tout le bras y passera. Regardez la carte : la pointe de l'Europe, avec une Constantinople musulmane depuis plus d'un demi-millénaire, est une anomalie.

La Grèce ! Tout leur pays est un musée et le contenu de ce musée, l'argent contenu dans les banques de la riche Europe ne suffirait pas à l'acquérir.

Cela a commencé bêtement par l'impression générale que les Grecs n'étaient pas... beaux. Pour une race qui enseignait à l'humanité les canons de la beauté, quel chaud et froid ! Les anciens Grecs n'ont-ils pas tellement idéalisé la beauté à coups de ciseau et de pinceau, parce qu'elle devait être une denrée rare dans leur physique ? En Italie, mes yeux étaient prêts à tomber amoureux du charme, de la beauté des jeunes corps, des visages. Ils n'ont pas tardé à me faire tomber amoureux. Cela n'a pas été le cas en Grèce. Conclusion ?

Dégénérescence de la race ? Pourquoi pas ? Il faut s'incliner devant cet axiome : les Grecs modernes, et même les Grecs depuis l'après-Périclès (ce qui fait un paquet de siècles de mise à l'épreuve) n'ont pas été à la hauteur de leurs géniaux ancêtres. Ces surhommes de Grecs, qui avaient inventé le patriotisme (Démosthène), la révolte de la conscience (Antigone), les droits

de l'homme et du citoyen (Socrate) allaient perdre, pendant vingt siècles, leur indépendance, subir deux mille ans de colonisation, d'asservissement. En histoire, le mot de décadence s'applique en beauté à l'Empire romain. Mais de l'Empire romain, décadent puis balayé, devait surgir un peuple qui a su produire sa Renaissance, l'égale du siècle de Périclès. Sur les ruines de la Grèce, ne s'est levé aucun Dante, aucun Léonard de Vinci, aucun Michel-Ange, aucun Raphaël... Dans les parages du Parthénon, je n'ai pas trouvé la chapelle Sixtine trouvée dans ceux du forum romain.

J'attendais beaucoup des descendants de ces grands-pères civilisateurs du monde. Je reçus comme une gifle le spectacle de la misère, de l'arriération, de la dégénérescence. Les touristes sont en général moins sévères. Parce que moins amoureux ? Ils prônent comme vertus suprêmes l'hospitalité, la gentillesse de ces peuples pauvres. Et si ces vertus étaient ou cachaient de la faiblesse, puisque inhérentes aux peuples pauvres ?

Je préfère la force du riche à la pauvreté du pauvre, *si sa pauvreté signifie soumission, servitude*. Je n'aime le pauvre que révolté. Or, il a fallu attendre les principes révolutionnaires de 1789 et l'aide collective de l'Europe pour que le peuple grec s'inspire, face à ses oppresseurs turcs, les armes à la main, de son ancêtre Démosthène face aux ennemis de sa patrie. Deux mille ans de fourches caudines ? Nom de Zeus, était-ce cela qu'avaient voulu Prométhée, le père de la civilisation, et Démosthène, l'homme qui avait préféré le poison à la servitude ?

Au retour de Pella-Alexandre, à la sortie de Thessalonique, quatre joyeux drilles en 2 CV Citroën déglinguée nous entraînent dans leur pique-nique barbare. Ils rentrent à Épinay-sur-Seine, d'où ils sont natifs, leur Grèce faite. Et surfaite, trouvent-ils. On dirait qu'il n'y a pour eux, en Grèce, que l'ouzo de bon. Ils le sifflent au goulot. Nous leur demandons leurs tuyaux, leurs impressions. Ils nous braillent en chœur, sur un vieil air populaire de caf cône :

Mise en page par Meta-systems
59100 Roubaix

N° d'édition : L.01EBNN000409.N001
Dépôt légal : janvier 2016